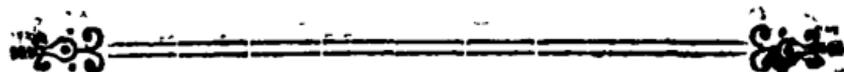




JOURNAL HELVETIQUE, *DÉDIÉ AU ROI.*

NOVEMBRE 1741.



DISCOURS

Sur l'Inégalité de l'Humeur.

IL n'est pas nécessaire de s'arrêter à décrire fort au long ce que l'on entend ici par l'*Humeur* : Ce mot seul en donne une idée assez juste & claire. Chacun fait que l'on nomme ainsi cette Disposition de l'Esprit qui nous fait penser & agir d'une telle ou telle manière. De là il s'ensuit, que l'Inégalité de l'Humeur est en général ce Défaut qui nous empêche de garder quelque Uniformité dans nos Discours & dans nos Actions. Il est vrai qu'on n'appelle communément ainsi

ce Vice, qu'autant qu'il se remarque dans le commerce ordinaire de la vie: Mais on peut aussi, dans un sens plus général, l'envisager par rapport à l'Esprit & au Cœur, & relativement aux autres Hommes & à nous mêmes. Il vaut mieux le restreindre quant aux Sujets en qui il se rencontre. Nous ne le considérerons donc que dans ceux qui ont une certaine étendue de Génie; les autres ne nous intéressent que fort peu ici. On parlera de la Nature, des Effets & des Causes de ce Mal, & des Remèdes qu'il faut lui apporter. *Ce qu'on appelle Humeur*, dit le Célèbre DE LA BRUYERE, est que'que chose de trop négligé parmi les Hommes: c'est pourquoi on a cru devoir méditer sur cette Matière.

La principale Faculté de l'Esprit & que toutes les autres dont-il est revêtu suposent, c'est celle de penser. Les Pensées dont-il est agité ne peuvent être que très différentes, vû qu'il est impossible de le tenir longtems fixé sur un même Objet. Il est nécessaire pour le bien de l'Homme, qu'il puisse rouler dans son Esprit plusieurs idées & les faire succéder continuellement les unes aux autres. De cette variété & succession de pensées & d'idées, il naîtra aussi une variation infinie dans nos Discours & dans nos Actions: mais ce n'est point en cela que consiste le Défaut que l'on a ici en vue.

Dans

Dans le nombre prodigieux d'idées que l'Home se forme ou que les Sents font naître en lui, il doit en quelque manière choisir, & s'en rendre quelques unes familières & come nécessaires. Après avoir tourné son Esprit de tous côtés, son propre Interêt veut qu'il se fixe & s'arête à quelques objets particuliers qui l'ocupent plus que d'autres, & auxquels principalement il faut que ses Pensées & ses Désirs, & conséquemment ses Actions, se raportent. Rien n'est en éfet plus digne de l'Home, ni au fond plus conforme à sa nature, que d'agir par Principes, come sachant où doivent aboutir toutes ses Démarches, & d'employer constamment les Moiens les plus propres pour ariver au But proposé; c'est la le comble de la Sageffe. Mais c'est aussi par là que son Esprit & son Corps contractent insensiblement de certaines Habitudes, ou qu'il se forme de certaines Manières de penser, de parler & d'agir, qui le font ressembler toujous à lui même, & être aussi éfectivement le même. De là l'Uniformite dans ses Discours, dans ses Actions & en général dans sa Conduite. Cette Uniformité sera d'autant plus admirable, que ses Idées seront aussi plus justes, plus nettes, & plus étendues; ses Manières plus douces & plus polies & le but qu'il se propose plus noble, plus relevé & digne de l'excellence de sa Nature.

N'avoir donc aucun but fixe dans ses Pensées, dans ses Discours & dans ses Actions : changer à tous momens de vüe & de sentimens : révétir fréquemment de nouvelles manieres & souvent toutes oposées ; laisser par fois trop agir le Tempérament sur la Raison : faire succéder continuellement différentes passions les unes aux autres : en un mot montrer une variation & souvent une contradiction perpetuelle , quelques fois subite , sans aucune cause réelle ou même aparente , dans ses Pensées, dans ses Inclinations , dans ses Discours, dans ses Actions, dans sa Volonté & dans les Motifs qui la déterminent , c'est en général être d'une Humeur inégale ; Disposition d'Esprit d'autant plus facheuse , qu'elle est réellement contraire à sa destination.

L'Inégalité d'Humeur étant étrangère à l'Ame , & au fond oposée à la Sageffe, chacun peut par cela même en apercevoir la laideur. Mais on la découvre encore mieux , en portant la vüe sur les Défauts particuliers qui acompagnent celui ci , & qu'il suppose aussi nécessairement. Telles sont en général la Legereté, l'Inconstance, l'Irrésolution & une Vicissitude continuelle dans la conduite que l'on a envers les autres Hommes. On voit ainsi la Pusillanimité succéder à la Témérité ; la Bassesse dans les manieres à la Hauteur ; les Careffes aux Boutades.

tades. Ce qu'il y a de plus facheux dans cette disposition d'Esprit, c'est que l'Équilibre dans lequel l'Égalité de l'Humeur consiste étant une fois détruit, ordinairement le Mal gagne: on passe très facilement du Bien à l'état opposé: les mauvais momens reviennent souvent, & ils surpassent malheureusement les bons, en durée.

Un Homme d'un Esprit léger & d'une Humeur inégale, n'est propre à rien. Ne pouvant se fixer, que voudra-t-il entreprendre, ou comment est il possible qu'il réussisse dans ses desseins? DIEU a réglé toutes choses dans ce Monde, de façon que tout ce qui se présente à nous, n'est pas toujours en nôtre disposition. Pour parvenir où nos Besoins veulent tout au moins que nous aspirions, il faut une certaine Constance, une certaine Fermeté & Résolution, de laquelle rien ne nous dévoie. Souvent ce n'est que par là que nous réussissons. Or un Homme léger, frivole, sans Qualités solides, doit nécessairement rester en arrière. Par là il devient inutile aux autres, & est aussi par fois à charge à soi même.

Mais que de tels Hommes souffrent tant qu'on voudra: ils portent la peine qu'ils méritent, & jusques là je ne les trouve pas fort à plaindre. Je les abandonerois même

avec plaisir à leur mauvais sort, si ceux qui sont obligés de vivre avec eux, ne patissent pas de leurs Caprices. Les Inconvéniens que l'on trouve dans la société d'une Personne dont toutes les Qualités sont douteuses, incertaines & à la merci des Occasions, se présentent en foule. L'abordés vous pour profiter de sa Conversation, qui autrefois vous aura paru douce & agréable? Mais aujourd'hui ce n'est plus la même: Son visage froncé & rechigné vous annonce de loin, que vous ne trouverez rien de ce que vous cherchez. Comptés vous sur une Promesse gracieuse qu'elle vous aura fait, dans quelques bons momens? Mais par legereté ou par un éfet de son Caprice, elle vous manquera, dans le besoin, & vous fera paier cher la douce espérance dont elle vous avoit flaté. Vient-elle quelques fois à vous gracieuser? A la bone heure: vous profités du présent; mais vous ne tarderés pas à éprouver les sinistres éfets d'un prompt & funeste changement. Sur tout on sentira tout ce qu'une Humeur inégale & botruë a d'amer, si elle se rencontre dans des Personnes élevées au dessus de vous, & supérieures aux autres par leur crédit & leur autorité. Un Célèbre Auteur François remarque, qu'il y a en particulier *quelque chose de piquant dans les Inégalités des Femmes.*

Rien

Rien au contraire de plus doux & de plus flatteur pour un honête Home, que le Commerce d'une Personne vertueuse & uniforme dans ses Discours & ses Actions; sur tout si cette Uniformité est soutenüe par des Manières naturellement douces & infinuantes. Toujours disposée à vous accueillir & à se prêter à vous dans vos besoins, elle captive, avec une douce violence, votre estime, votre amour & votre respect. On l'aborde avec joie & assurance; on l'écoute avec plaisir: on ne s'en éloigne qu'avec peine. Par raport à elle & pour soi même, son Humeur toujours égale la met au dessus de la Fortune. La Constance, la Fermeté, la Force, la Prudence éclatent dans toutes ses Actions, & elle trouve dans ces Vertus une Tranquilité inalterable. Son Esprit que rien n'agite & ne démonte, prévoit en quelque manière les Evénemens & s'y prépare. La Prospérité ne l'élève point par un sot Orgueil, & elle se soutient dans l'Adversité. Riche de son propre fonds, elle triomphe des Maux passés & des Maux à venir; & est heureuse dans toutes les Circonstances de la Vie.

Tels étant les Avantages d'une Humeur égale, il est naturel de rechercher par quelles Causes elle peut être troublée, & cela pour les éviter. Ces Causes sont physiques ou morales.

L'Homme est composé de deux Substances, d'une nature fort différente, mais unies de la manière la plus intime. Quoi que nous ignorions profondément ce qui les lie & quelles sont les Loix de cette Union, nous savons pourtant, à n'en pouvoir douter, qu'elles ont une Influence réciproque l'une sur l'autre, si bien que ce qui se passe dans l'une, porte nécessairement coup sur l'autre. Si le Corps est bien constitué, l'Esprit en est certainement plus libre & plus tranquille: Mais s'il y a quelque dérangement dans la Machine, l'Esprit compatira aussi, par une suite de la mauvaise disposition du Corps. Voïés, par exemple, les Persones qui ont les Nerfs d'un tissu extrêmement foible & délicat, & par cela même très susceptibles de mouvement. Rarement observe-t-on alors, dans le Ressort de ces Organes, un certain Tempérament & un juste milieu: ou ils pèchent par une trop forte tension, ou ils tombent dans le Relachement & l'Atonie. Les moindres Objets font sur ces Persones une impression toute particulière, ou rien ne les émeut. Dans cet état il n'est pas possible que l'Esprit garde la même situation. Bongre malgré qu'on en ait, on est obligé de penser d'une certaine manière. Une foule d'idées s'élève dans l'Âme, ou bien les Mouvements dont nos Sens sont agités,

n'y

Il n'y en excite presque aucunes, & l'Esprit demeure obstinément attaché à celle qu'il aura d'abord saisie. Le Corps exerce alors un Empire secret sur l'Âme : La Volonté se tourne imperceptiblement : La Liberté même, cette admirable Faculté de l'Homme & qui le distingue si fort des Brutes, sera comme détruite, si le dérangement du Corps va jusqu'à un certain point. C'est ainsi encore que nous savons, que l'Air, l'Age & les Maladies en général *aportent de grands changemens dans notre Humeur, & que du changement de l'Humeur se forme bien souvent celui des Opinions.*

S. EVR.

Mais les Causes morales de l'Égalité ou de l'Inégalité de notre Humeur méritent sur tout notre attention, entant qu'elles sont en notre pouvoir. Quant à nous, notre Esprit seroit toujours bien disposé, & par conséquent il y auroit toujours de l'égalité dans notre Humeur, si nous nous rendions moins attentifs à ce que les Sens nous représentent, & si nous travaillions à nous faire de justes idées des choses qui nous occupent & à réprimer nos Passions. Notre trop grande Sensibilité & notre Ignorance sont donc, avec le peu de soin que nous avons de tenir notre Esprit dans la même assiette, des Sources fécondes des changemens bizarres qui arivent dans notre conduite.

Il est incontestable que les Objets extérieurs agissent sur nous, suivant que nous les envisageons, ou que nous nous livrons à eux. Un Homme qui seroit assés heureux pour pouvoir les considérer tels qu'il sont en eux mêmes, & ne point se laisser trop ébranler par eux, se conserveroit toujours, à leur égard, dans la même disposition d'esprit. La Raison étant le Principe de tous ses Mouvements, il verroit tout de sang froid: il ne seroit, à proprement parler, ni surpris, ni frappé de rien: rien aussi ne le déconcerteroit. Il se porteroit toujours avec un empressement égal vers ce qui seroit digne de ses soins: il s'éloigneroit constamment de ce qu'il regarderoit come mauvais & nuisible. Toujours & à tous égards, on le trouveroit le même.

Mais l'Esprit est sur tout ébranlé & perd son calme, si quelque Passion violente se joint & s'associe a une trop grande sensibilité & au manque de Réflexions. Rien ne nous trouble plus, que ces Mouvements extraordinaires qui s'élèvent dans nôtre Ame: c'est même l'agitation qui naît de là, qui nous fait sans cesse floter. Dès que l'Ame est en proie aux Passions, & qu'elle est entraînée par l'Amour ou l'Espérance, ou surmontée par la Haine ou la Crainte, il n'y a plus d'éganté chez elle. Tout est alors en mou-

mouvement, ou plutôt en désordre dans nous. Semblables à un Vaisseau qui se trouve en pleine Mer, nous sommes transportés çà & là avec violence, ou nous demeurons tranquilles, suivant que le Vent souffle, ou que l'Air est calme. Ici on pourroit entrer dans quelque détail sur les différentes Passions dont l'Homme est susceptible, & faire voir comment chacune en particulier peut le faire déchoir de cette tranquillité d'esprit & d'égalité dans l'humeur, qui après tout lui est naturelle; mais on abandonne un si vaste champ aux sages Réflexions du Lecteur. On va proposer quelques Moïens propres pour conserver en nous l'égalité dans l'Humeur; & remédier au Vice contraire à cette disposition de l'Esprit.

Une Maxime reçue de tous les Médecins & qu'on adopte ici, c'est que tout Remède principal doit tendre à la source du Mal & aller droit à en détruire la Cause. Il ne sera donc pas difficile, après ce qu'on vient de dire, de trouver celui qui convient & qu'il faut opposer au défaut dont on a parlé.

Tous les Moïens que l'on peut employer dans cette vue, consistent à mettre le Corps dans une bonne situation; à travailler à acquérir une connoissance exacte des Objets qui nous environent; & à ne jamais donner en-
trée

1044 JOURNAL HELVÉTIQUE
trée dans l'Âme à nos Passions, ni trop d'Empire aux Sens sur la Raison. Le premier de ces Moïens regarde les Médecins & leur Art: Ils doivent apporter tous leurs soins; dès qu'ils en sont requis, pour faire cesser; autant qu'il est possible, la Cause physique qui trouble & agite nos Humeurs & notre Esprit. Quant aux autres, ils sont, comé on l'a déjà observé; en la puissance de chacun. Dès qu'un Home estimera toutes choses convenablement, & qu'il aura assez de courage pour résister à l'impression trop vive que les Sens pouroient faire sur lui; on le trouvera toujours disposé de même, par rapport aux Objets extérieurs. L'Esprit étant d'ailleurs libre & dégagé de toutes Passions, un tel Home verra tout comé en perspective. Il n'y aura conséquemment plus ches lui de ces Mouvements impetueux & contraires, qui le tournent & le poussent ça & là. Dans une si heureuse disposition, il gouterá en lui même une tranquillité admirable & ne ruinera point; par ses caprices, la douceur du Commerce de la Vie.

NEUCHÂTEL.

EST



LETTRE

AUX EDITEURS DU JOURNAL

*Helvetique, pour servir de Réponse aux
Remarques, sur quelques endroits du dernier
Tome de l'Histoire du Comté de Bourgogne,
par Mr. DUNOD.*

MESSIEURS.

JE lis régulièrement & avec plaisir vôtre Journal, que je trouve rempli de Pièces ingénieuses; bien écrites; souvent curieuses & instructives, & qui font honneur à vôtre Nation qui les compose. Mais je ne vous dissimulerai pas que j'y ai vu avec peine, celle intitulée, *Remarques sur quelques endroits du dernier Volume de l'Histoire du Comté de Bourgogne*; parce que c'est moins une Critique qu'une Satire personnelle, dictée par un zèle de Religion mal placé, ou par l'envie d'avoir un prétexte de donner au Public quelques Observations triviales sur la *Journée de St. Barthelemi*.

L'on croiroit, à en voir le titre, que son Auteur a lu avec reflexion l'Ouvrage qu'il censure; cependant il n'en cite pas un mot,

&c

& il convient à la première page qu'il ne l'a jamais vû. Dès-là il ne mérite plus qu'on l'en croie; car peut on faire des Remarques sûres & bien appliquées sur ce qu'on ne conoit pas?

Le fond de la Censure, tend à décrier l'*Inquisition*, dont l'Auteur de l'*Histoire de Franche Comté* n'a pas parlé; la *Ligue* & le *Massacre de la St. Barthelemi*; dans la supposition que cet Auteur y a aplaudi, come à des Entreprises justes. Le Critique auroit pû se défabuler; s'il avoit pris la peine de lire l'Ouvrage sans prévention.

Cependant, sans l'avoir vû, il dit qu'on y trouve des Principes dangereux dans la Morale, & fort diferens de ceux qui sont généralement reçûs en France. Il fait plus; il ajoute, sans nécessité ni prétexte, que le *Pais de l'Auteur se sent encore de son ancienne Domination*: Expressions qui dégènerent en Satire personnelle, & qui ne peuvent être interprétées qu'en mauvaise part, dans l'Hypothèse & de la manière dont le Critique les a appliquées.

Si l'Auteur ne méritoit aucune considération, par lui même, on devoit du moins en avoir pour la Nation; car c'est une Maxime en Morale, come en Politique, que les Corps, & les Nations, doivent être respectés & ménagés.

Il fait tenir indécemment les mêmes Discours & d'autres semblables, à un Religieux, dont l'état demande de la discrétion, de la prudence & de la charité. Il lui fait dire entr'autres choses, *que l'Auteur Francois a bien fait d'imprimer son Ouvrage à Besançon, parce que le Censeur Royal ne lui auroit pas passé ses Maximes.*

Informé, come il veut le paroître, de celles du Roiaume, il n'a pas dû ignorer qu'un Ouvrage n'a pû y être imprimé avec désignation du Lieu & des Noms de l'Auteur & de l'Imprimeur, sans un Privilège, qui ne s'accorde qu'à vüe de l'Aprobation du Censeur Royal. Et si le Critique, ou son prétendu Interlocuteur, avoient jetté les yeux sur le Frontispice de l'Ouvrage qu'ils censurent avec tant de hauteur, ils auroient lu, *qu'il a été imprimé avec Aprobation & Privilège du Roi*: Ce qui est vrai & certain en fait. En faut il d'avantage pour la Justification de l'Auteur? Si d'un coté l'Aprobation du Censeur Royal fait une preuve légale, que cet Ouvrage ne renferme rien de contraire à la bone Morale & aux Maximes du Roiaume; il résulte d'autre part, de la soumission de l'Auteur à la Censure, que ses intentions ont été droites, qu'il étoit disposé à corriger, retrancher, augmenter. diminuer tout ce que les Personnes

préposées d'Autorité Publique, auroient estimé convenable; & par conséquent qu'il n'a rien dit, ni pensé, voulu dire, ni penser, qui put blesser, en aucune manière, la Morale ni les Maximes reçues dans le Roïaume. En un mot l'Auteur est certainement en règle & son-Contradicteur a tort, quand il infinüe à l'avanture, qu'il ne s'y est pas mis de propos deliberé & pour avoir la liberté de débiter de mauvaises Maximes.

L'on convient que les Editeurs du Journal de Paris, n'ont pas jugé si favorablement de l'Ouvrage, que le Censeur Roial & le Public; mais puisque le Critique vouloit leur deferer aveuglement & sans connoissance, il devoit du moins s'expliquer avec la même discretion & les mêmes ménagemens que ces Messieurs.

Ils ont dit que ce que l'Auteur a écrit sur les Guerres de Flandres, doit être lû avec précaution, & qu'il s'est expliqué sur la *Ligue* & la *Journée de St. Barthelemy* en termes suspects. Le Critique ajoute de son chef: *Qu'il avoit crû que l'on étoit unanime en France à blamer les fureurs de la Ligue & à détester le Massacre de la St. Barthelemy; mais qu'on lui apprend que l'Auteur de l'Histoire de la Franche Comté pense différemment là dessus; & que l'on trouve dans son Livre des principes de Morale qui font de la peine.* L'on

ne pourra donc rapporter en passant les faits de la Ligue & de la Journée de la St. Barthelemi, sans être obligé à les blamer & à les détester, sous peine d'Anatème & d'être atteint & convaincu de tenir des Principes dangereux dans la Morale! Ce n'est pas ce que les Editeurs du Journal de Paris ont eu dessein d'apprendre au Critique, & ils ne se sont pas attendu à trouver un Echo à GENEVE, qui rendroit leur sentiment en des termes qui y reviennent si peu. Il y a par exemple une différence totale, entre *penser* une chose & la débiter come le Critique l'attribue à l'Auteur; & s'expliquer sur cette chose en termes, qui laissent du *soubçon*, come les Editeurs l'ont écrit. L'Equité même demande, qu'on interprète en bien, plutôt qu'en mal, tout ce qui est susceptible d'interprétation.

La délicatesse de ces Messieurs & leur attention à imprimer dans l'Esprit du Public certaines Maximes, a pû les porter à donner avis de lire avec précaution un endroit d'un Ouvrage, où ils auroient souhaité que l'Auteur se fut expliqué plus clairement & plus au long; mais il ne s'enfuit pas, qu'ils le chargent d'avoir tenu des Maximes contraires à celles du Roïaume, & il n'en a, ni établi, ni même proposé, de cette espèce, come il est facile de le démontrer, par l'Analise de son Ouvrage.

Il a raporté le fait de la Ligue en peu de mots & tel qu'on le trouve dans tous les Historiens François, & il conclut en ces termes. *Telle fut la fin de la Ligue, fi vantée dans son tems, & aujourd'hui décriée dans le Roïaume, parce qu'elle donoit atteinte aux Loix fondamentales de la Monarchie Française, autorisoit la Révolte des Sujets contre leur Souverain, introduisoit les Etrangers en France, & donnoit prétexte au Pape de prononcer sur l'habileté des Successeurs à la Couronne &c.*

Ce sont là les termes de l'Auteur & son sentiment. Pourroit on censurer plus ouvertement la Ligue, la combattre par de plus solides raisons? S'il a déplû sur ce chef, ce ne peut-être que pour avoir dit; *Que les Princes de la Maison de Lorraine & le Roi d'Espagne, furent les Instrumens que la Providence trouva bon d'employer, pour sauver la France du péril qu'elle couroit, & la maintenir dans la Foi de ses Peres; & que le Roi d'Espagne s'étoit engagé dans la Ligue, par principe de Religion.*

Il y a deux choses à considérer en cela; le fond & les motifs des Persones qui l'exécutèrent. Quant au fond, il est reconnu pour vrai par les Historiens François les plus universellement aprouvés. Voici par exemple comme en parle le Pere DANIEL. *L'Atentat des Ligueurs, fut un des coups extraordinaires de la Providence, qui fait tirer les plus grands*

grands Biens des plus grands. Mauv. Dans le cours ordinaire des choses, il paroît hors de doute, que si le Roi de Navarre étoit parvenu sans opposition à la Couronne; l'Herésie seroit devenue la Religion dominante, & qu'avec le tems, la Religion Catholique auroit été abolie en France.

L'Historien de Franche Comté n'a rien dit de si fort quant au fond, & il est hors de doute que les Princes de la Maison de Lorraine & le Roi d'Espagne, furent les Instrumens qui l'exécutèrent. Savoir s'ils agissoient en Conscience & en bonne Morale; il est clair que l'Auteur ne le croit pas, puis qu'il censure hautement la Ligue & les Ligueurs. Quant au motif qui y a fait entrer le Roi d'Espagne, il est indifférent au fond dont il doit s'agir uniquement. L'on peut s'engager dans des entreprises condamna- bles, par des motifs bons par eux mêmes, mais qui sont mal appliqués. Ce sont choses cachées, dont on ne peut juger que par des conjectures. Les uns disent que le Roi d'Espagne s'engagea dans le parti de la Ligue pour affoiblir la France, & d'autres que ce fut par principe de Religion. Y a-t-il lieu de censurer l'Auteur parce qu'il a crû que le zèle de ce Prince pour la Religion Catholique l'avoit déterminé, lors qu'on lit dans le Père DANIEL, quand il parle de la mort

de Philippe II. que sans aspirer a la réputation de passer pour vaillant, il se contenta de celle de Sage & de Religieux; & dans un autre endroit, où il rapporte le fait de la Journée de St. *Barthelemi*: que Charles IX s'y détermina d'autant plus facilement, qu'il n'avoit rien à craindre de Philippe II. Roi d'Espagne, *qui étoit l'apui le plus sûr & le plus fort, que le Roi de France eut contre les Huguenots ses Sujets revoltés.* N'est il pas vrai d'ailleurs que Philippe II. préférera la perte d'une partie considérable de ses Etats en Flandres; plutôt que d'y acorder la liberté de Religion, & qu'il fit sa Paix avec le Roi France sans intérêt propre, dès que ce Prince eut abjuré le Calvinisme & reçû l'Absolution du Pape.

Si ces conjectures ne sont pas démonstratives, elles sont du moins suffisantes, pour excuser l'Auteur d'avoir dit que Philippe II. s'engagea dans la Ligue par zèle de Religion. Mais dit-on, ce Zèle n'étoit pas éclairé, puis qu'il apuioit la Révolte des Sujets contre leur Souverain. D'accord; aussi l'Auteur loin de dire en quelque endroit, que le Zèle de Philippe II. étoit éclairé dans cette occasion, l'enveloppe sans distinction dans la censure qu'il fait de la Ligue. L'on pourroit cependant en faire quelqu'une, entre des Sujets rebelles, & un Prince étranger qui
les

les apuïoit ; trompé par un zèle bon en lui même , mais mal appliqué , quoi que dans l'Ordre de la Providence , qui fait , come dit le Pere DANIEL , tirer le bien du mal.

Quant au Massacre de la St. *Barthelemi* , sur lequel le Critique s'est si fort étendu , je trouve que c'est hors de propos & de raison ; parce que l'Auteur n'en a parlé qu'en douze lignes ; qu'il en a raporté le fait come tous les autres Historiens ; qu'il n'a pas dissimulé l'artifice par lequel on atira les Seigneurs du Parti Huguenot à la Cour , pour les faire périr , & qu'il a qualifié cette entreprise de *Coup hardi* Il me paroît qu'il a fait sagement de n'en pas dire d'avantage , parce que les Actions des Princes & les Délibérations de leurs Conseils sont des Matières trop relevées , pour que des Particuliers doivent se donner la Liberté de les censurer & désapprouver hors du Cas de nécessité. On lui fait donc querelle de gaïeté de Cœur sur ce chef , où je ne vois pas qu'il soit reprehensible , pour avoir gardé un silence respectueux , sur le bon ou le mauvais de l'Action qu'il raconte.

Il reste à répondre sur ce qu'on lui reproche d'avoir fait l'Apologie de Baltazard Gérard Francomtois , qui tua le Prince d'Orange , Vassal du Roi d'Espagne & Gouverneur en son Nom d'une partie des Pais bas ; proscrit

par ce Prince, parce qu'il fomentoit & soutenoit depuis long-tems à main armée la Révolte & l'Hérésie, dans les Provinces dont le Gouvernement lui avoit été confié.

J'ai relu cet endroit avec attention & j'y trouve. 1. Que l'Auteur rapporte le fait exactement & suivant la vérité. 2. Que quand il parle de la constance de Gerard dans le dernier supplice, il ne dit que ce qu'avoit écrit avant lui *Strada*, qui avoit été pour ainsi dire témoin oculaire. Ces deux choses qui sont de purs faits, ne font rien au Sujet de la Critique. 3. Que quand il rapporte le Jugement qu'on porta du Meurtre du Prince d'Orange dans les Etats du Roi d'Espagne, où l'Action du Meurtrier fut applaudie & récompensée; il en rabat l'idée & la ramène à une plus raisonnable. 4. Qu'il dit tout de suite, qu'on ne jugea pas ailleurs si favorablement de l'Action de Gerard, & qu'elle y fut qualifiée *d'Assassinat execrable*. Il n'y a rien jusques là qui sente l'Apologie de l'Action; mais voici apparemment d'où on prétend la tirer.

C'est que l'Auteur propose la question de savoir, si quand un Sujet tuë un Proscrit par son Prince, il est coupable de Crime? Et il rapporte le sentiment des Jurisconsultes sur cette question, celui entr'autres de Mrs. de *Groot* & *Puffendorf*, dont il cite les termes. Ces lumières de la Jurisprudence & du
Droit

Droit Public, tiennent la négative, parce que le Meurtrier est censé en ce cas, avoir fait le Meurtre par Autorité Publique, come un Soldat qui tue des Ennemis dans une Guerre injuste. L'on peut donc dans ce sens dire que Gerard n'étoit pas coupable, quoi qu'il eut comis un Crime, come tout autre Sujet qui obéit a son Prince dans une chose injuste, mais dont il n'a pas le droit de juger. L'Auteur au reste ne dit pas qu'il n'y ait rien de condamnable dans l'Action de Gerard. *Si c'est un Crime*, ajoute-t-il, *ce seroit celui du Roi d'Espagne, qui auroit injustement proscriit le Prince d'Orange.* Il laisse donc indécis, si l'Action est criminelle, & cela paroît suffisant pour sa Justification; parce que s'il a défendu Gerard son Compatriote, il n'a pas pour cela fait l'Apologie de son Action; il n'a pas condamné ouvertement cette Action, parce que c'est un de ces Mystères d'Etat que les Particuliers ne doivent point discuter, s'il ne leur est ordonné d'Autorité legitime; & que le respect qu'ils doivent aux Têtes Couronnées doit toujours prevaloir, sur l'envie qu'il pourroient avoir de faire étalage d'Erudition, quand il n'est pas nécessaire.

J'étois à Paris dans le tems que le Journal, qui fait l'unique fondement du Critique, parut. J'entendis dire a des Persones Sages &

& solidement Savantes, sur l'affaire de Gerard; que les Editeurs n'avoient pas saisi la question; & que leur délicatesse sur le reste, pouvoit gêner la juste Liberté des Lettres; rebu- ter du moins un Auteur qui a bien mérité du Public, aux Ouvrages duquel ils ont eux mêmes donné des Eloges, dont la reputation a été portée & a pris racine dans les Pais étrangers, * & qui travaille pour le service du Public avec un entier désinté- ressement, quoi qu'il ait des occupations ordinares, honorables & utiles à sa fortune.

J'ai l'honneur d'être &c.

BESANÇON le 20, Novembre 1741.

* Aca. Enid. Liptiz 1738. Fol. 433 & suiv.





LETTRE

Pour servir de Supplément au Discours sur le
TRAVAIL. *

MESSIEURS.

J'AI lû avec beaucoup de plaisir une Dissertation sur *l'Amour du Travail*, que vous avez insérée dans votre Journal. On y a fort bien développé la Matière. On y trouve les véritables fondemens de ce devoir, & les raisons, les plus fortes pour exciter les Hommes à s'occuper utilement. Il est difficile de résister à la force des motifs qu'on y emploie. Le but de ma Lettre n'est donc point de critiquer ce petit Ouvrage. C'est plutôt pour l'appuyer que je mets la main à la plume. Je voudrois, s'il étoit possible, exciter les Habitans de nôtre País à faire une attention particulière aux bones Leçons qu'on leur a données. Il me semble qu'elles leur conviennent plus qu'à d'autres. Je ne veux pas dire par là que nôtre Nation soit la moins laborieuse de toutes. On sait qu'il y a des Peuples entiers qui ont de l'horreur pour le Travail, les Espagnols, par exemple. Co-

* Journal Helv, Octobre 1741. p. 930.

pendant il n'est pas inutile de travailler encore à réveiller nôtre activité.

L'Auteur après avoir prouvé par de bones raisons que l'Home est destiné au Travail, a fait voir que sa première Occupation a dû être la Culture de la Terre. C'est proprement là le Travail à quoi le Créateur l'avoit assujetti. On nous a montré en suite que ces soins champêtres ont fait pendant plusieurs Siècles, l'occupation des Persones même les plus distinguées. L'Auteur nous a rapelé les usages des anciens Romains, chez qui les Travaux de la Campagne étoient anoblis. Les Gens de la première distinction ne croioient point s'abaisser en conduisant eux mêmes leur Charue.

Ce fut sur tout *Numa Pompilius* qui fut intéresser les Romains à doner tous leurs soins à l'Agriculture. Il élevoit aux Emplois ceux qui étoient reconus pour les plus laborieux. Il mit la culture des Terres si fort en honneur, que dans les Siècles suivans, les Généraux d'Armée, & les premiers Magistrats, loin de regarder come au dessous d'eux ces soins rustiques, faisoient gloire de cette Occupation. *Scipion l'Africain*, après avoir vaincu *Annibal*, bêchoit lui même la Terre, selon cet ancien usage, plantoit & grefoit ses Arbres, & s'ocupoit de Travaux rustiques. L'Histoire Romaine est pleine de semblables traits.

On trouve le même goût chez les Grecs. *Xénophon* met dans la bouche de *Socrate* un Eloge magnifique de l'Agriculture, qu'il représente come l'occupation la plus digne de l'Homme, la plus conforme à sa Nature; come la source de la Santé, de la Force, de l'Abondance, & même de mille Plaisirs innocens.

Cet Art qui étoit autrefois si noble, est devenu aujourd'hui bas & méprisable. C'est l'exercice le plus vil, au jugement du petit Orgueil Bourgeois. Voici comment un Poëte Moderne s'en est plaint;

Hélas ! Insensez que nous sommes,
 Nous nous moquons de ces grands Hommes,
 De ces illustres Conquerans,
 Qui couverts & chargez de gloire,
 Retournoient après la Victoire,
 A la Culture de leurs Champs.

Qui dit aujourd'hui un Laboureur, dit un Homme du plus bas Ordre, Nous ne faisons plus aucun cas de ces Habitans de la Campagne, qui se fatiguent continuellement à nous procurer l'Abondance. Est-ce bien païer leurs Travaux, que de mépriser ainsi leur Condition? Nous leur devons beaucoup; quand nous leur voions supporter si constamment le poids du jour; bien loin de les mépriser, nous devrions rougir nous mêmes de nôtre molesse.

Les Gens sages ont travaillé à corriger ces fausses idées. Mr. *Rollin*, par exemple, voudroit que nous regardassions encore aujourd'hui l'Agriculture come une Occupation noble & véritablement digne de l'Homme. „ Il „ seroit à souhaiter, dit-il, que la jeune No- „ blesse de France, qui dans un tems de Paix, „ ne fait à quoi s'ocuper, eut du goût pour „ l'Agriculture. Elle ne devoit pas se croire „ deshonorée par là, si elle fait réflexion que „ l'Agriculture a fait pendant plusieurs Siè- „ cles, l'Occupation ordinaire de la Nation „ du Monde la plus guerrière & la plus „ courageuse, je parle des Romains. *

Le célèbre *Locke*, dans son *Traité de l'Éducation*, veut qu'un jeune Gentilhomme sache manier la bêche, qu'il plante lui-même un Arbre, s'il le faut, & qu'il prenne plaisir à de semblables exercices. On voit en Angleterre plusieurs Seigneurs, & des Persones riches s'appliquer à l'Agriculture & au Jardinage. On les voit travailler également de la Main & de l'Esprit, à faire des découvertes utiles dans cet Art.

On a remarqué que les Persones d'un certain rang sont plus propres à perfectionner l'Agriculture, que des Gens d'une condition obscure, tels que les Paisans. Cela peut donner du jour à une pensée de *Pline*, qui a besoin d'être expliquée. Il parle de ces pré-

* Hist. Ancienne Tom. II. p. 376.

miers tems de la République Romaine, que les Sénateurs habitoient presque toujours à la Campagne, & cultivoient eux mêmes avec soin leur propre Terre. *Dans ces heureux tems, dit-il, la Terre toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance**

Cette pensée paroît d'abord un peu trop oratoire pour une Histoire Naturelle; mais au travers de ces Fleurs de Rhétorique, on ne laisse pas d'y apercevoir de la solidité. Déjà quand on cultive son propre fond, on s'y affectionne d'avantage, & par conséquent on doit mieux le faire valoir que quand il n'est cultivé que par des mains étrangères. Dès que le Luxe se fut introduit dans Rome, on s'aperçut bientôt que les fonds de la Campagne rendoient moins qu'auparavant. C'est qu'elle n'étoit plus cultivée que par des Esclaves, ou par de vils Mercenaires, qui ne s'y intéressoient pas assez & qui n'y travailloient qu'à regret. Si l'on vouloit exprimer cela en stile enflé, on pourroit dire à l'imitation de Plinè : *Que la Terre honteuse de n'être plus cultivée que par de vils Esclaves, tomba dans le découragement, & ne s'évertua plus à bien faire comme auparavant.* On dit ordinairement *l'Œil du Maître*; On pourroit dire avec autant de fondement, *la Main du Maître.* Pour cultiver soigneuse-

* Histoire Natur. Liv. VIII. Ch. 3.

ment des Terres; il faut y travailler d'affection, & c'est ce qui ne se trouve guère que dans le Propriétaire.

Cette Remarque préparatoire peut déjà un peu éclaircir la pensée de *Pline*; mais voici sur quoi elle porte véritablement: C'est qu'un Sénateur ou un Général d'Armée est un Homme intelligent, actif & appliqué. Quand son activité se trouve donc tournée du côté de l'amélioration de ses Terres, elle doit les rendre fécondes. Dans ces tems anciens où les Grands Hommes manioient également la Charue & les Armes, après la Guerre, on les voioit aussi attentifs à bien façonner leurs Terres, qu'ils avoient montré d'habileté auparavant à en conquérir pour la République. La supériorité de leur Génie contribuoit encore beaucoup à leurs succès champêtres. Quand un habile Homme s'applique à quelque Art, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus de lumières, qu'il fait des essais avec des vues plus étendues & en même tems plus sûres, qu'un Homme du commun qui ne suit que sa routine, & qui est servilement attaché aux anciens usages. Un petit Génie fait peu d'expériences; par cette raison, après plusieurs Années de travail, on ne voit pas qu'il ait fait des progrès dans la profession qu'il exerce. La pensée de *Plin*e, qui semble d'abord n'avoir que du brillant, peut donc être approfondie & sou-

tenir

tenir l'examen. *La Terre cultivée par des mains victorieuses faisoit des efforts*, dit-il. Oui, elle en faisoit, parce que ces grands Homes fa-voient la solliciter à en faire, & lui faisoient produire davantage par leur habileté à la cultiver.

Quoi que les Historiens & les Orateurs nous aient peint en beau ces Mœurs Anti-ques, nous avons bien de la peine à revenir de nos préjugés. Malgré tous les tours qu'ils ont employé pour nous faire remarquer de la grandeur dans ces Illustres Romains manans la Charrue, nous nous obstinons à trouver ces Occupations rustiques fort au dessous d'eux. Nous admirons le Con-querant, & nous avons un secret mépris pour le Laboureur. Mais rien de plus faux que ce jugement. Un Auteur a dit fort judicieusement, *Qu'il est plus important pour le bien d'un Etat, d'avoir des gens qui sachent en mettre les Terres en valeur, qu'en étendre les limites*. Qu'on l'examine bien, & l'on trou-vera que le Conquerant devenu Laboureur rendoit peut être par ce dernier Emploi, un plus grand service à sa Patrie, que quand il avoit les Armes à la main.

L'Abé *du Guet*, dans son *Traité de l'Insti-tution d'un Prince*, exhorte le Souverain à être attentif que ses Sujets s'appliquent avec soin à l'Agriculture, come faisant la véritable Richesse d'un Roïaume.

„ Un Prince sage, dit-il, préférera l'Agricul-
 „ culture à tous les Arts que la cupidité &
 „ la vanité ont appris aux Hommes. Il en
 „ parlera dans l'occasion avec estime : Il ex-
 „ horterá les Grands à ne pas dédaigner l'a-
 „ tention à l'Oeconomie & l'aplication à
 „ leurs Terres. Il fera plus de cas d'une
 „ Ferme bien réparée & bien entretenue,
 „ que de toutes les beautés stériles des Mai-
 „ sons de Campagne. Au lieu que les Per-
 „ sones de Naissance ne connoissent que les
 „ moiens de se ruiner, ce qui entraîne né-
 „ cessairement la dégradation de leurs Ter-
 „ res, ils apprendront à conserver & à aug-
 „ menter leurs Richesses, par le soin légi-
 „ time de leur Bien, qui réjaillira ensuite
 „ sur le Public.*

Le Père du Halde nous apprend dans son
Histoire de la Chine, que la profession de La-
 boureur est encore fort estimée dans ce
 vaste Roiaume. Un certain jour de l'Année
 l'Empereur va lui même en cérémonie la-
 bourer la Terre, afin que cette Occupation
 ne soit pas regardée come vile & méprisa-
 ble. Nous trouverons peut-être cette Céré-
 monie vaine & badine, mais ceux qui en-
 tendent les véritables Intérêts d'un Etat en
 jugent bien autrement. Cette démarche ne
 peut que contribuer beaucoup à faire bien

cultiver la Campagne, & par conséquent à procurer l'abondance. De semblables encouragemens sont d'un grand usage.

Puis que nous voilà chez les Nations Orientales; je dois remarquer qu'il y en a où l'Agriculture ennoblit; c'est chez les Indiens, qui sont sous la Domination du Mogol. Aux bords du Gange, sur tout, le Labourage donne un Rang supérieur. Ceux qui naissent dans la Caste des Laboureurs ne voient au dessus d'eux que les Souverains, & les *Brames*, qui sont les Dépositaires des Livres de la Religion. Mais ce seroit ne connoître guère les Hommes d'aujourd'hui que de se flâter que ces recherches tirées des Relations des Voyageurs, ou de l'Histoire Ancienne pourroient remettre un peu l'Agriculture en honneur. Nous aurons bientôt décidé que ce sont là, ou des usages surannez, ou des pratiques bizarres de quelques Peuples qu'il nous plaît de regarder come barbares.

S'il y a quelque País à qui il conviende de revenir du préjugé général à cet égard, c'est le nôtre. Nous avons un intérêt particulier à rapeler les Mœurs antiques & à honorer l'Agriculture pour nous exciter au Travail. Nos Pères se donoient tout entiers aux soins champêtres; Ils mettoient eux mêmes la main à l'œuvre quand il faloit

& trouvoient par là le secret de mener une vie beaucoup plus heureuse que la nôtre.

Mr. Rollin dit qu'il seroit avantageux & utile pour le bien de l'Etat „ que cha- „ que Père de famille qui demeure dans des „ Bourgades, dans de petites Villes, eut „ quelque portion de Terre qui lui apartint „ en propre, afin que ce Champ qui lui „ doit être plus cher que tout autre, fut „ cultivé avec soin, que sa Famille s'y in- „ teressât, s'y atachât, & qu'elle y trouvât sa „ subsistance. *

C'est là le cas où se trouvent quantité de Gens dans notre Suisse. Ils ont la plûpart de petites Possessions dans le voisinage des Villes qu'ils habitent. Mais malgré la facilité de faire valoir leurs Terres, que ce voisinage leur procure, on n'en voit que trop aujourd'hui qui les négligent, par un Esprit de dissipation & d'Oisiveté. Ils aiment mieux passer la plus grande partie de leur vie dans la Ville, que d'être à leur Campagne qui demanderoit souvent leur présence & leurs soins. Quand je vois ces Gens désœuvrés, assidus aux Promenades publiques, tandis que leurs Affaires les apellent ailleurs, je me rapelle un trait de *Pisistrate*, que l'Histoire nous a conservé. Aiant vû un jour dans la Place publique des Gens qui se promenoient, & qui auroient dû vaquer à la culture de leurs Terres, il

* Hist. Ancienne Tom. X. p. 295.

leur dit, „ Mes Enfans, si les Bœufs qui
 „ labouroient vos Champs sont morts, &
 „ que par là vous vous croïez dispensez de
 „ travailler, je vous en ferai doner d'autres. Si
 „ vous n'avez pas du Blé pour ensemençer
 „ vos Terres, venez à mes Greniers, je
 „ vous en ferai doner. ” Ce n'étoit pas là un
 simple encouragement à travailler, come il
 le semble d'abord. Il est aisé d'y remarquer
 encore un reproche des plus vifs, pour cou-
 vrir de confusion la Fainéantise.

Ceux qui se trouveront blesez par ce trait
 diront peut-être, qu'il sent fort le *Polyanthea*,
 & que je ne le suis pas aler chercher fort
 loin : D'où qu'il vienne, il ne laisse pas d'être
 instructif & il n'y a que trop de Gens
 qui peuvent s'en faire l'aplication, Mais il
 vaut mieux placer la Scène ailleurs, pour ne
 me faire des affaires avec persone.

J'ouis un jour un Prédicateur en France,
 qui pouffoit fort vivement cette Jeunesse
 oisive, que l'on voit se rendre régulièrement
 dans quelque Place publique, ou pour y pas-
 ser queques heures, ou pour concerter en-
 tr'eux coment ils pouront perdre le reste de
 la Journée. Il nous décrivit fort vivement
 ces pelotons de jeunes Gens, qui étoient con-
 tinuellement aux yeux du Public, l'ennui
 que leur cause leur grand loisir. Pour se
 tirer de la langueur où ils se trouvent chez
 eux, ils ont leurs *Rendez-vous* marquez dans

divers quartiers. Là, dans un Esprit d'oïfiveté qui cherche à s'amuser, & à faire couler insensiblement un tems qui est à charge, on comence par s'informer des Nouvelles. Après les Evénemens des Pais étrangers, on veut savoir aussi tout ce qui se passe de nouveau dans le lieu que l'on habite. Cela satisfait un peu la curiosité jusqu'à ce qu'on aille à quelque divertissement un peu plus piquant, tel que le Jeu ou la bone chère.

Nôtre Predicateur après après avoir placé dans cette situation ces gens oïfifs, les apostropha vivement. L'Evangile du jour étoit la Parabole des Ouvriers envoieés à la Vigne.*

„ Combien de gens, dit il, à qui on peut
 „ apliquer cet endroit de la Parabole, *Pour-*
 „ *quoi demeurez-vous ainsi tout le jour sans rien*
 „ *faire?* Le Maître de la Vigne les trouva
 „ dans la Place publique. Qu'on en trou-
 „ veroit aujourd'hui de ces Gens oïfifs dans
 „ la Place, à qui on pourroit faire la même
 „ question! Gens desœuvrez que faites-vous
 „ là la plus grande partie du jour, que de débi-
 „ ter des Nouvelles, répandre des Médifances?
 „ Bruits de Ville, Aventures du Prochain, Par-
 „ ties de Jeu, Projets de Divertissemens & peut
 „ être de Débauche, voila ce qui assemble les
 „ Persones fainéantes dans les Places Publi-
 „ ques. „ Ce Portrait me parut fort bien
 „ frappé, & convenir à bien d'autres que ceux
 „ que le Predicateur avoit en vue.

* Matth. XX,

On se trouve quelquefois avec de ces Oisifs, qui ne manquent pas d'Esprit, & qui se voïant ataqués sur leur Vie inutile, & indolente, essaient d'en faire l'Apologie. Croiroit-on qu'une aussi mauvaise Cause que celle de la Paresse, put trouver des Avocats? Cependant j'en ouïs un qui entreprit de la défendre, il n'y a pas longtems. Je vai tâcher de rapeler ce Plaidoié curieux. L'Equité veut que l'on ne condane pas les Gens sans les entendre.

„ La Paresse, disoit-il, n'est pas si blâmable qu'on voudroit le faire croire. On excite ordinairement les jeunes Gens d'une certaine Naissance, à penser aux Emplois, & à tacher de s'élever au dessus des autres. C'est là la Maxime que leurs Parens leur inculquent continuellement. Cependant cette Paresse, que l'on se plaint à décrier si fort, vaut assurément mieux que l'Ambition. Elle fait que contents de nôtre Condition, nous ne dépendons de Personne: Elle fait nous rendre tranquiles. Les Homes s'agitent beaucoup, & pour excuser leur inquietude, ils disent qu'ils se reposent ensuite. Chimère toute pure. Mais un Home indolent goute actuellement le repos que les autres cherchent inutilement. Il fait jouir de lui même, & de son tems. Cette indolence que l'on blame tant, est dans le fond une agréable suspension de

„ chagrins & de soins. C'est une espèce de
 „ béatitude de l'Âme, qui lui tient lieu de tous
 „ les autres biens que les autres Hommes re-
 „ cherchent avec tant d'ardeur.

Que la Paresse soit un Vice,
 Il faut le croire en bon Chrétien ;
 Cependant le doux exercice
 Que celui de ne faire rien !

„ Ces jolis Vers sont de l'Abé Régner *Des-*
 „ *Marets*. Il y fait bien sentir les douceurs
 „ de l'Indolence, mais il a acordé trop fa-
 „ cilement à nos Adversaires, que la Paresse
 „ est un Vice. Si on l'examine bien, on
 „ trouvera qu'elle prévient, qu'elle arrête
 „ beaucoup de mauvaises Actions, & qu'il
 „ faut moins l'apeler un Vice qu'une légère
 „ suspension de Vertus. Après tout elle inf-
 „ pire des qualités douces & paisibles, qui
 „ font la douceur de la Société.

Nous regardames ce Plaidoié comme un
 Jeu d'esprit, qui ne demandoit pas d'être ré-
 futé sérieusement, mais une Personne de la
 Compagnie d'un caractère fort vif, & qu'on
 peut regarder come l'Antipode de l'Indo-
 lence, se mit en devoir de répondre. „ On
 „ se moque de nous, dit-il, quand on veut
 „ nous faire regarder la Paresse *come un*
 „ *doux repos où l'on jouit agréablement de soi, &*
 „ *de son tems.* Belle manière de jouir de son

„ tems, que de n'en rien faire! Pour dire
 „ les choses come elles sont, il faut reconoi-
 „ tre que cette inaction est une pesanteur,
 „ un assoupissement où l'on est également
 „ a charge à soi-même & aux autres. *La*
 „ *Paresse arrête bien des Crimes; dit on, &*
 „ *n'est tout au plus qu'une suspension de Vertus.*
 „ Mais qui ne voit qu'elle détruit tout ce
 „ qu'il y pourroit avoir de bon en nous?
 „ Elle ruine le fondement de toutes les Ver-
 „ tus; elle en étouffe toutes les semences.
 „ Elle anéantit tous les Talens que la Na-
 „ ture nous avoit donés. C'est donc une
 „ rouille de l'Esprit, un engourdissement
 „ qui nous rend un poids inutile sur la
 „ Terre. La Paresse est une dangereuse Ma-
 „ ladie, un état de Mort, & quelque cho-
 „ se de pis, puis que l'Oisiveté, de l'aveu
 „ de tout le monde, produit la plupart des
 „ Vices.

La bone manière de faire honte à ces Par-
 tifans d'une Vie indolente & paresseuse, se-
 roit de les renvoyer à l'Ecole des Paiens.
 Mais c'est-ce que l'on ne peut pas faire dans
 la Conversation aussi comodément que dans
 le Cabinet. Voici ce qu'a dit là dessus un
 ancien Empereur, qui mérite d'être bien
 pesé.

„ Le matin quand tu as de la peine à te
 „ lever, dit le Sage ANTONIN, tu dois faire
 „ cette Réflexion; Je me lève pour faire

„ l'Ouvrage d'un Home. Dois-je être fâché
 „ de faire une chose pour laquelle je suis
 „ venu au Monde? Est-ce pour me tenir
 „ étendu chaudement dans mon Lit que j'ai
 „ été formé? Est-ce pour se livrer à cette
 „ espèce de plaisir, ou à d'autres sembla-
 „ bles, que tu es né, ou si c'est pour agir
 „ & pour travailler? Ne vois-tu pas les
 „ Plantes, les Oiseaux, les Fourmis, les
 „ Araignées, les Abeilles? Elles travaillent
 „ sans relâche à orner & à embellir leur
 „ état, & toi tu négliges d'embellir le
 „ tien.

Voilà comment les Sages Païens ont parlé
 de la Paresse. Leurs Poètes, aussi bien que
 leurs Philosophes, nous ont donné de bon-
 nes Leçons pour nous animer au Travail.
 L'un d'eux nous dit que nous devons nous
 appliquer au Travail, tandis que nous avons
 encore de la force d'Esprit & de Corps, que
 la Vieillesse viendra bientôt à petit bruit nous
 surprendre.

† Dum Vires, animique sinunt, tolerate labores,
 Jam veniet tacito curva Senecta pede,

Un autre nous dit que nous ne devons
 point nous faire de peine d'affronter les plus
 rudes travaux, quand même nos mains, pour
 n'y être pas encore acoutumées devroient un
 peu en souffrir?

Nec te pœniteat duros subiisse labores,
Aut operi infuetas attenuasse manus.

Un de ces Distiques auroit peut être été mieux placé à la tête de ma Lettre, à l'imitation du *Spectateur* ou du *Mentor Moderne*, dont tous les Discours comencent par quelque Sentence de cette nature. Mais j'y ai pensé trop tard.

Quand j'ai donné à cette Lettre le titre de *Supplément*, mon dessein a été proprement de rémédier à une omission que j'ai remarquée dans le Discours que l'on a donné au Public sur le Travail. J'ai été surpris qu'on y ait oublié tout à fait le Sexe. Il y avoit bien à dire, ce me semble, sur cette Vie mole & oisive de tant de nos Femmes d'aujourd'hui qui ne s'occupent à rien d'utile & de sérieux. Il est vrai que les Travaux pénibles sont proprement le partage des Homes. La Nature nous y a destiné d'une manière particulière, en nous donnant un tempérament plus fort & plus vigoureux. Les Soins Domestiques semblent être plutôt la fonction des Mères de Famille. Mais outre l'Education de leurs Enfans, & l'attention à leur Ménage, à quoi elles sont indispensablement obligées, il y a bien des heures dans la Journée où elle pourroient s'appliquer à quelque Ouvrage assorti à leur Condition. La plupart de celles qui

vivent dans la Médiocrité exercent encore leur industrie à cet égard. Mais le bel usage d'aujourd'hui, c'est que dès qu'une Dame se voit dans l'abondance, ou dans quelque degré d'élevation, elle doit se dispenser de toute sorte de Travail.

L'Auteur du Discours précédent sur le Travail, pour faire honte à ceux qui croiroient se dégrader par quelque Travail économique, a fait reparoitre les Consuls & les Généraux Laboureurs de l'Ancienne Rome. Il est bon d'apprendre aussi à nos Dames d'aujourd'hui qu'anciennement aucune Femme ne se dispensoit du Travail, de quelque Condition qu'elle fut. C'étoit là l'usage des Hébreux, des Grecs & des Romains.

Que l'on voie le Portrait que Salomon nous fait de la *Femme forte*, dans le Livre des Proverbes. * Il nous la peint diligente, se levant matin pour régler sa Maison, & assigner à chacun son Ouvrage. Elle met elle-même la main à l'œuvre. Quoi que capable des Occupations les plus relevées, elle ne méprise point les plus petites & elle n'a point honte de manier la Quenouille & le Fuseau. *La Femme Forte*, dit-il, *a cherché la Laine & le Lin, & elle les a travaillé avec des mains habiles & industrieuses.* ** Son travail aloit jusqu'à travailler elle même les Toiles & les

* Prov. XXXI. 13.

** Vcrs. 15.

Etofes. C'est ainsi que tous les bons Interprètes entendent ces paroles, & le sens qu'ils leur donnent se trouve entièrement confirmé par l'Histoire profane.

Alexandre le Grand parlant à la Mère de Darius, & lui montrant son Habit, lui dit ; *Ma Mère, vous voyez un Habit qui a été fait par les mains de mes Sœurs. C'est non seulement un de leurs présens, mais c'est leur Ouvrage.* Les Historiens d'Auguste nous ont conservé cette circonstance, que cet Empereur ne se servoit ordinairement dans son Domestique d'autres Habits, que de ceux qui avoient été faits par l'Imperatrice son Epouse, par sa Sœur, ou par ses Filles. Ceux qui ont écrit la Vie de Charlemagne nous disent de lui la même chose.

Voilà qui surprendra, & qui choquera peut-être en même tems bien de nos Dames. „ Cela convenoit, diront elles, aux „ bones gens d'autrefois. On pouvoit ajou- „ ter à tous ces exemples celui de nôtre „ bone Reine *Berthe*, qui filoit encore, à „ ce que dit le Proverbe. Mais tout est „ sur un autre pié aujourd'hui, & c'est se „ moquer de nous que de rapeler ces pra- „ tiques antiques.

Je prie les Dames de ne pas se fâcher, si je leur propose ces anciens exemples, ce n'est pas que l'on prétende qu'elles doivent les imiter entièrement, c'est seulement pour

les prier de comparer leur genre de vie avec celui de ces Dames du plus haut rang. Combien n'en voions nous pas aujourd'hui qui croiroient déroger, si elles travailloient de leurs doigts à quelque Ouvrage utile? Dès qu'elles sont un peu répandues dans le Monde, on diroit que les mains que le Créateur leur a données, n'ont d'autre destination que d'arranger leur Coëfures, de porter les Alimens à la bouche, ou de manier des Cartes.

Mais on se comet en disant ainsi des Vérités désagréables au Beau Sexe. Pour me mettre à couvert du ressentiment de nos Homes Oisifs, j'ai déjà apelé à mon secours ce Prédicateur de France qui avoit expliqué la Parabole des *Ouvriers envoiez à la Vigne*. Cette précaution sera encore nécessaire ici. La prudence veut que je laisse parler quelque autre sur ce Chapitre délicat. Pour nous dépaïser donc encore une fois, voici ce que le Père de la Ferté Jésuite, & Frère du Maréchal de ce nom, disoit un jour dans un Sermon où il ataquoit la Vie molle & oisive des Dames: *Elles passent*, disoit-il, *la moitié du jour à se parer, pour se mettre mieux en état d'en perdre l'autre moitié. Tout le matin à la toilette, & le reste de la Journée au Jeu, à la Galanterie & aux Spectacles.* Ce partage du tems rapelle la distribution que le bon Homé *la Fontaine* avoit fait du sien en deux parties.

L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

Le trait vif de ce Prédicateur tomboit proprement sur la Vie des Dames de Paris, & ne convient pas tout à fait aux petites Villes come les notres. Mais voici une Réflexion d'un Auteur François qui peut s'appliquer à bien d'autres Pais qu'à la France.

„ La plupart des Femmes, dit-il, au lieu
 „ de penser en se mariant, qu'elles entrent
 „ chez un Mari pour être la Colone de sa
 „ Maison, la Moitié de lui même, & par
 „ conséquent obligées d'apporter tous leurs
 „ soins à soulager ses peines, se persuadent
 „ que le Mariage est pour elles un titre
 „ pour vivre dans l'Oisiveté & dans la dissipation.
 „ Elles s'imaginent que leur Epoux
 „ ne doit travailler que pour fournir à leurs
 „ plaisirs & à leur Luxe. Elles veulent être
 „ richement parées, mais sans contribuer le
 „ moins du monde à se procurer par l'adresse
 „ de leurs doigts, une partie de leurs
 „ ajustemens. Il faut que toute leur parure
 „ leur vienne d'une main étrangère.

Un des Ministres de cette Ville nous débita dernièrement en Chaire quelques pensées fort vives là dessus, & que nos Dames ne doivent pas avoir oubliées. Voici un trait des plus ingénieux qui me frapa beaucoup. *On peut, disoit-il, appliquer aux Dames d'aujourd'hui ce que J. C. a dit des Lis dans son Sermon sur la Montagne; On ne les voit ni filer*

ni travailler? Cependant leurs Habits sont plus magnifiques que ceux de Salomon dans toute sa gloire.*

J'aurois souhaité que l'Auteur de la Dissertation sur le Travail eut attaqué un peu vivement cet éloignement de la plupart des Femmes pour tout ce qui s'appelle Occupation utile. Il l'auroit fait beaucoup mieux que moi. Cet oubli me fait soupçonner qu'il vit dans le Célibat. Autrement il auroit senti la nécessité de travailler à ramener nos Femmes d'un genre de vie qui nous fait beaucoup de peine, à tous nous autres Gens mariez.

Pour faire ma paix avec les Dames, que j'aurai pu blesser, & qui seroient disposées à s'en plaindre, l'Equité veut que je reconnaisse publiquement qu'il y en a plusieurs qui ne doivent point être comprises dans l'espèce de censure que je me suis donnée la liberté de faire. On en voit un certain nombre qui ont encore du gout pour le Travail. Notre Pais peut fournir plusieurs exemples de Femmes laborieuses & vigilantes, qui font prospérer la Maison où elles sont entrées, plus par leurs soins, que par la Dote qu'elles y ont apportée, quelque considérable qu'elle soit. Quoi qu'avec beaucoup de génie, comme la *Femme Forte*, elles ne dédaignent pas d'entrer dans le détail de leur Menage. On les voit aussi se délasser

* Matth. vi. 28. 29.

& s'occuper agréablement à de petits Ouvrages, qui conviennent à leur Sexe, & où elles fignifient leur adresse. Des Dames de ce caractère font honneur à leur Sexe, & se rendent véritablement respectables.

Il me tomba l'autre jour entre les mains un Livre qui n'est pas nouveau, & que je croi de la fin du Siècle passé. Il a pour titre, *La Vanité des Sciences*. Il fut fait pour quelques Dames à qui le discours est adresse directement dans tout l'Ouvrage. Ce sont des Conseils sur la manière de s'occuper & de cultiver leur Esprit. On fait que cet Auteur n'étoit pas marié, non plus que celui du *Discours sur le Travail*. Cette Remarque n'est pas inutile, puis que les Avis qu'il donne en devront paroître plus desintereffez, J'en vaï rapporter quelques endroits.

„ Vous ne devez rien ignorer, Mes Da-
 „ mes, leur dit-il, de toutes les occupations
 „ de vôtre Sexe. Il n'y en a aucune qui
 „ ne soit honête & qui ne puisse être utile.
 „ Ne dédaignez pas de vous mêler de la
 „ Cuisine, & de tout ce qui se fait pour la
 „ bouche, sans en excepter les Remèdes &
 „ les Distillations... Cela s'entend, selon
 „ que les occasions s'en présenteront, car
 „ on ne peut pas former le dessein de s'a-
 „ pliquer régulièrement à tout; mais il faut
 „ prendre pour Maxime, De ne perdre aucun-
 „ ne occasion de s'instruire de tout ce qui s'offre

de soi-même, & ne dire jamais, Je n'ai que faire de savoir cela...

Il y a les Instrumens & la Musique à quoi l'on peut donner du tems, selon les dispositions naturelles qu'on y a. Mais il faut sur tout entendre les Affaires les plus importantes du Ménage, qui sont le gouvernement du Bien, & la conduite d'une Maison. L'Agriculture & le Jardinage demandent aussi quelque attention. Ce sont là des connoissances qui conviennent fort à une Mère de Famille.

Enfin il y a l'Etude qui vous présente une grande variété d'objets, tous utiles & agréables. Le principal est la Religion, qui vous ouvre un grand champ. Une des choses qu'il vous importe le plus, d'étudier, c'est la vérité de la Religion Chrétienne. Et l'examen de cette vérité demande que vous étudiez 1. Les *Lumières naturelles*, dont la conformité avec l'essentiel de la Religion Chrétienne vous fera sentir la vérité de l'Evangile. 2. *L'Histoire*, qui vous atestera des Faits dont la certitude est si importante à notre consolation & à notre repos.

En général, il n'y a rien de plus beau, de plus divertissant ni de plus utile que la Lecture de l'Histoire. C'est un des meilleurs moyens de rendre l'Esprit Universel, & de l'élever au dessus des Révolutions... Mais cette étude veut être

„ accompagnée de quelque conoissance de la
 „ Géographie. Il faut voir les lieux sur la Carte,
 „ sans quoi on n'y prendroit pas tant de plaisir.
 „ Voila donc, Mesdames, des occupa-
 „ tions bien variées, & dont la plupart
 „ vous conviennent fort. Le Monde, la Mu-
 „ sique, les Ouvrages de la Chambre & ceux
 „ de la Cuisine, le soin du Ménage & du Bien,
 „ le Jardinage, la Religion naturelle & Chrê-
 „ tienne, la Géographie & l'Histoire. *

Cet Auteur done là de la tablature à nos
 Dames. Elles n'ont qu'à la suivre si elles veu-
 lent bien employer leur tems. Peut-être leur
 demande-t-il de pousser un peu trop loin
 leurs conoissances. Si par la Lecture de l'His-
 toire, il entend une simple teinture générale,
 nous ferons de son Avis. Mais une étude plus
 approfondie seroit perdre trop de tems. On
 voit bien que l'Auteur n'étoit pas marié. Ceux
 qui le sont demandent seulement que leurs
 Femmes aient les conoissances nécessaires
 pour bien élever leurs Enfans, & pour leur
 inspirer les principes de la Religion. Si elles
 vouloient pousser leurs conoissances plus loin
 & devenir Savantes, nôtre Ménage en sou-
 ffriroit. Au lieu de tant de Lecture, des Ou-
 vrages utiles conviendroient mieux au bien
 de la Maison. A cela près, rien de plus judi-
 cieux que les Conseils qu'il done aux Dames.

A a a a . 2

* La Vanité des Sciences, Amsterdam 1688. pag. 51.

ON a vû dans la *Bibliothèque Germanique* & dans ce Journal * un Avertissement de deux de Mrs. les Pasteurs de Genève à l'occasion d'un petit Livre intitulé : *L'Agneau de Dieu, représenté au naturel dans la Ste Ecriture; Prêché aux Frères dans les Années XL. & XLI. du XVIII. siecle; & présenté à l'Eglise de Geneve.* Cet Ouvrage contient les Passages de l'Ecriture, ou les Textes pour tous les jours de l'Année, sur lesquels les Prédicateurs de ceux qu'on appelle les *Frères Moraves* entretiennent leurs Auditeurs; avec de courtes Réflexions ou Elevations apres chaque Texte. L'Auteur est Mr. le Comte LOUIS DE ZINZENDORF, Evêque de l'Eglise *Morave*. Il a dédié son Livre à Mrs. JACOB VERNET, & AMI LULLIN, Pasteurs & Professeurs à Geneve; & c'est cette Dédicace faite sans leur participation, qui a doné lieu à l'Avertissement que l'on a vû dans ces Journaux; come aussi aux deux Lettres suivantes, que le Lecteur ne sera pas fâché de voir ici.

* Journal Helv. Août 1741. p. 806.



LETTRE

De Mr. VERNET, Pasteur & Professeur
à GENEVE, écrite à Mr. le Comte De
ZINZENDORF, Evêque des Frères
Moraves.

MONSIEUR.

J'Ai à repondre à la Lettre dont vous m'avez honoré pour m'anoncer vôte heureux retour à *Marienborn* ; & je voudrois bien n'avoir à répondre qu'à cela. Il ne s'agiroit que de Remerciemens, de Félicitations & de Témoignages d'Estime & de Respect pour vôte Personne & pour vôte Illustre Famille, à quoi mon Cœur est naturellement porté. Mais quelle surprise pour Mr. LULLIN & pour moi de voir nôtre Nom & de voir même le Nom de l'Eglise de GENEVE à la Tête d'un Livre, dont on ne nous a donné auparavant, aucune conoissance, & sur l'Adresse du quel aucun de nous n'a été consulté, ni même averti auparavant! Ce procédé est inusité, & ne répond nullement, ni à ce que nôtre Compagnie mérite, après la manière dont elle en a usé envers vous, ni à ce que devoient attendre ceux qui ont eu l'honneur d'avoir le plus de liaison avec vous. C'est visiblement les co-

mettre, & comettre même notre Eglise au dedans & au dehors. Que de choses nous aurions pu vous dire, tant sur la forme que sur le contenu de ce Livre, si vous aviez eu assez de Confiance en nous pour en donner part avant que de le publier! Quelques avis donnés avec franchise nous auroient épargné à vous & à nous beaucoup de désagrément. Nous vous aurions fait remarquer l'inconvenant qu'il y avoit à nommer, dans le Titre, l'Eglise de Genève, & à nous nommer nous en particulier. Nous vous aurions dit ce qui peut blesser dans le tout que vous donnez à l'Avertissement: Vous auriez aussi été averti, que plusieurs Textes ne sont pas cités exactement suivant notre Version; qu'il y a beaucoup de Reflexions, qui peuvent être mal prises, soit en elles mêmes, soit parce qu'elles sont mal exprimées, & qu'enfin on s'expose à dire de terribles incongruités, quand on ose versifier dans une Langue qui ne nous est pas familière. Avec de tels avis, que votre bonté naturelle vous auroit sans doute fait prendre en bonne part, vous auriez prevenu le mauvais effet que cet Ouvrage peut produire, & nous n'aurions pas été dans l'embarras, & la nécessité où votre démarche nous met de nous expliquer là dessus en Public, come nous l'avons fait par un Avertissement envoié au Journal de

Neuchâtel & à la Bibliothèque Germanique, dans lequel pourtant nous avons gardé le plus de ménagemens qu'il étoit possible, come vous en jugerez vous même par la Copie ci-jointe. Cet Avertissement communiqué à notre Compagnie & même au Venerable Consistoire a heureusement servi à empêcher que ces Corps. n'agissent par eux mêmes, pour défavouer publiquement cette prétendue presentation du Livre à l'Eglise de Genève, & sa Dédicace à deux de ses Membres, à quoi, suivant l'Examen qu'on a fait de cet Ouvrage, l'on n'auroit pas manqué d'ajouter quelque jugement détaillé sur ses diverses parties, qui certainement ne vous auroit pas fait plaisir. Mais on n'a résolu d'en venir là qu'au cas que cette affaire eut de plus grandes suites; & vous êtes bien le Maître d'empêcher, qu'elle n'en ait. Mr. Lullin & moi n'avons point dissimulé nos sentimens là dessus en répondant à Mr. Fischer, qui nous avoit fait l'honneur de nous écrire en nous adressant le Paquet. J'ai témoigné la même chose à Mr. le Professeur Bourquet, quand il a été ici, & je prens la liberté de vous parler là dessus, à cœur ouvert, parce que c'est, à mon Avis, ce que l'on doit à toute personne que l'on honore véritablement & à qui l'on voudroit rendre Service. J'ai été fort touché, de ce que j'ai vû de grand & de louable dans vos Senti-

mens & dans vos Travaux; & j'ai été sensible come je le devois aux marques d'amitié dont vous m'avez come prevenu. Mais vous savez que ce que j'ai toujours souhaité par rapport à vôtre Théologie & ce que j'ai craint des prérogatives excessives, que vôtre Eglise s'attribue. J'ai sù depuis que le respectable Mr. OSTERVALD pense come nous là dessus, & qu'il avoit dessein de vous prier fortement d'y faire attention; s'il avoit pû vous voir à vôtre dernier passage dans le Voisinage de Neuchatel. Faites en sorte, Monsieur le Comte (je vous en supplie encore par les Entrailles de JESUS-CHRIST nôtre Divin Sauveur) que le bien que vous pouvez faire dans son Eglise par vos Talens & par vôtre Zèle, ne soit mêlé d'aucune Singularité capable d'exciter de vaines Contestations.

Je suis fâché de voir par vôtre Lettre qu'il vous reste sur le Cœur quelque mécontentement de notre dernière entrevüe, & cela me fait craindre que vôtre mécontentement n'augmente par ce qui vient de se passer. Je ne saurois pourtant me reprocher, une circonspection dont la nécessité se manifeste de plus en plus. Les droits de la Vérité, telle que chacun la conoit en sa Conscience, vont avant tout. Mais come vous l'avez souvent remarqué vous même, la diversité de sentimens ne doit pas plus inter-

rompre le cours de la Charité Chrétienne, que de l'Honêteté civile; & nous n'abandonnerons point le Caractère que vous trouviez singulier ici, de Théologiens qui, en pensant autrement que vous sur plusieurs points, ne laissoient pas de vous témoigner le respect & l'affection qui vous est due par tant d'endroits.

Voilà donc à peu près le tems où vous devez passer en Amerique. Que la Grace de Dieu & de nôtre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous dans cette bonne Entreprise, pour faire fructifier vos pieux Travaux & pour vous ramener en nôtre Continent en meilleure santé, que celle que vous en aviez rapportée ci-devant! Personne ne fait là dessus des vœux plus sincères que moi. Je remercie très humblement Madame la Comtesse de l'honneur de son souvenir, & je lui presente ici mes civilités respectueuses. Je salue Mr. le Comte vôtre Fils, en lui souhaitant toute sorte de bien; de même qu'à toute vôtre Illustre Maison. Je viens heureusement d'obtenir ma décharge du Rectorat, qui a passé en de meilleures mains; c'est en celles de Mr. CALANDRIN, Professeur en Philosophie. Toute la Compagnie & l'Académie dina ce jour-là ensemble, avec une union tout à fait cordiale. Je vous en parle come à quelqu'un qui conoit la rareté & le prix d'un tel bien dans les Corps Ecclesiastiques.

Vous avez été témoin que par la grace de Dieu; nous avons ce Bonheur, plus peut être qu'on ne l'a nulle part.

• *J'ai l'honneur d'être avec-Respect.*

MONSIEUR

• GENEVE le 18. *Votre très humble & très*
Aoust 1741. *Obéissant Serviteur.*

J. VERNET.



REPONSE

De Mr. le Comte de ZINZENDORF à
Mr. VERNET.

MONSIEUR.

J'Ai reçu l'honneur de votre Lettre du 18. me Aout, la veille de mon départ pour les Indes, dans le moment de mon retour de la Campagne, où j'avois accompagné ma Femme, qui s'en retourne en Allemagne.

Je ne m'étonne plus de rien, Monsieur, je ne m'étonne donc, ni de la réception que vous faites à la Traduction des Textes de notre Eglise de l'Année 1740. ni de l'Aver-

NOVEMBRE 1793

assement peu obligeant qui suit de si près vos Complimens, & que vous me communiquez après l'avoir fait publier. Je n'entends non plus de ce que vous me dites de Mr. Ostervald: S'il m'avoit dit cela, come il en avoit intention à ce que vous craignez, je lui aurois repondu: Que plus je vois de Républiques Ecclesiastiques, plus je loue le Seigneur de m'avoir appellé à celle que je desiers.

Je trouve deux choses dans vôtre Lettre qui m'interessent, & sur lesquelles je crois devoir donner quelques Eclaircissements. Nous ne sommes pas accoutumés dans nôtre Eglise de communiquer nos Livres en secret aux personnes auxquelles nous les dédions. Nous croions que c'est le leur presenter dignement que d'y mettre le Nom de l'Auteur; aussi les Dédicaces ne suposent nullement l'Aprobation de celui à qui le Livre est présenté, & il me semble que cette idée ne nous est pas particulière. Lorsque Mr. Leger dédia son Histoire au Duc de SAVOYE, les Freres leur Livre de Cantiques à l'EMPEREUR MAXIMILIEN, Barclay son Systeme à CHARLES II. ROI d'ANGLETERRE, ils ne suposoient pas je crois l'Aprobation de la part de ces Princes. Je n'ai pas non plus suposé la vôtre, mais la Charité ne m'a pas permis de la revoker en doute, & si vous ne vous

croïez pas bien servi, permettez moi de vous dire que ce n'est pas ma faute. Je croïois vous honorer, *Messieurs*, devant vôtre Peuple; il m'auroit paru artificieux si je vous avois communiqué mon dessein. J'écrivois à *St. Blaize* & j'étois même trop pressé pour l'avoir pû faire, mais puis que je sai à cette heure vos intentions, je ne ferai pas seulement inferer vôtre Avertissement dans nos Actes Ecclesiastiques sans y rien ajouter, mais même la Lettre que vous venez de m'écrire, sans Comentaire: Voila ce que j'avois à dire sur le premier point.

Vous me dites que vôtre Version de GENEVE n'a pas été exactement suivie, j'ai de la peine à croire que ce soit en beaucoup d'endroits. On n'a pas pû suivre vôtre Traduction lorsqu'elle change l'Original, mais je vous assure que ce n'est que dans ces seuls endroits que j'y ai mis la main, & s'il se trouve du changement ailleurs ç'a été certainement à mon insçû, & je vous en demande pourtant excuse, puis qu'aussi bien j'aurois dû collationner plus exactement, mais si j'ai manqué de le faire ce n'a été par aucun dessein formé. Vous le voiez par l'exactitude avec laquelle j'ai gardé vôtre Traduction du Chap. I. aux Collof. v. 20. quoi qu'elle soit relative au 19. v. où l'on corrige un Texte formel & qui se trouve dans tous les Manuscrits sans exception. J'ai crû pou-

NOVEMBRE 1741. 1092
voir, garder ces mesures, parce que cette cor-
rection & l'alteration d'une Vérité fondamen-
tale qui en résulte, ne saute pas d'abord aux
yeux. Je n'ai rien à ajouter. Un Paquet de
mes chers Freres en Groenlande où il y a
quelques Billets charmans, dictez par les Sau-
vages, qui font voir qu'ils conoissent mon
Maître adorable, qu'ils adorent ce cher
Agneau si-hai parmi les Chretiens & si mé-
prisé parau les Savans, & un grand nombre
de Visites me dérobent mon tems. Je salüe
Mr. LULLIN & suis avec l'estime que
vous meritez.

MONSIEUR.

LONDRES ce . *Votre très humble & très*
24. Sept. 1741. *afectionné Serviteur,*

LOUIS DE ZINZENDORF.



REFLEXIONS

SUR

L'IDOLATRIE.

MR. BOURGUET,

Professeur en Philosophie à NEUCHÂTEL.

○ sanctas Gentes Dei queis nascuntur in hominibus. *JUVEN.*

JE ne pouvois adresser, **MONSIEUR**, la Pièce que j'ai l'honneur de vous envoyer à une Personne qui fut plus éclairée & qui eût plus à Cœur les interêts de la vraie Religion. Il paroît, par quelques Ouvrages que vous avez doné au Public, qu'il ne tiendra pas à vous qu'elle ne règne sur toute la Terre, & que tous les Infidèles ne rendent Homage à la Croix de J. CHRIST. J'ai crû entrer dans des vûes si loüables, en oposant aux Idoles du Paganisme les Vérités que la Raïson, aidée de la Révélation, a fait luire sur nous. Jamais la Lumière ne

paroit avec plus d'éclat que lors qu'on lui oppose les ténèbres : Plus j'ai médité sur ce sujet, plus j'ai été surpris de l'aveuglement des Hommes : Il semble qu'ils aient fait tous leurs efforts pour se dégrader eux mêmes, en se livrant aux Fables les plus ridicules. Ils ont fait voir à combien de fortes d'égaremens l'Esprit humain est sujet, lorsqu'il est livré à lui même, & qu'il manque de guide & de soutien. L'Erreur de l'un étoit bien-tôt celle de l'autre, & les premiers trompez devenoient, à leur tour des Séducteurs : Il n'y avoit point de Mensonge, point de Crime, qui n'eut ses Protecteurs. Les Hommes cherchoient moins dans les Divinitez qu'ils se forgeoient, des Etres respectables par leurs Vertus que des Complices de leurs foibleffes. Au lieu d'élever l'Homme jusqu'à Dieu, ils abaissoient Dieu jusqu'à l'Homme.

Que l'on ne dise pas ici que tout ce qu'on allègue des Fables des Anciens Patens n'étoit que de simples Allégories, & que les Philosophes s'étoient fait une Religion plus pure & plus digne de l'Homme : Il est certain que si, dans les comencemens, elles n'étoient que des Allégories & de simples symboles, ces mêmes Fables se trouvoient dans la suite en Mystères sacrés qu'il n'étoit pas permis de révoquer en doute. Il en est tout à fait à SOCRATE pour n'avoir pas

assez respecté les Idoles du Vulgaire ; mais par une étrange contradiction les Athéniens, qui ne pûrent lui pardonner d'avoir seulement soupçonné l'unité d'un Dieu, témoignèrent eux mêmes une si grande défiance pour les Dieux du Pais, qu'ils firent dresser un Autel au DIEU INCONNU: Cicéron, ce beau Génie, qui ne savoit pas comment deux Augures pouvoient se rencontrer sans rire, fut come forcé de se plier aux préjugés du Peuple: Il cherche, il tâtonne, il entrevoit la bone route; mais il n'a pas assez de fermeté pour y entrer. De foibles raisons de lumière, perçoient de tems en tems à travers les épais nûages que l'Erreur avoit élevé; mais la Raison humaine étoit trop bornée, trop enveloppée de ténèbres, pour parvenir par elle-même à une pleine & entière évidence: Afin de résister au Torrent, elle avoit besoin d'une force extraordinaire & cette force ne pouvoit venir que de DIEU même.

Il est étonnant que les premiers Homes, aiant été come témoins & spectateurs des merveilles de la Création, aient sitôt oublié à qui ils en étoient redevables: Ils avoient vû naitre parmi eux la plûpart de leurs prétendûes Divinitez; ils avoient devant leurs yeux leurs Tombeaux, Monumens de leur Moralité. Dans les Himnes qu'ils chantoient à leur Honneur, dans les Fêtes qu'ils célébroient,

broient, ils rapelloient leur Naissance, leur Origine, leurs Actions bones ou même mauvaises, enfin, tout sembloit concourir à les delabuser & à les conduire à la Vérité; mais, tel est le penchant de l'Home, pour tout ce qui est visible & corporel, qu'il ne peut guères s'élever à ce qui est invisible & spirituel; il s'imagine que ce qu'il ne sauroit voir de ses yeux & toucher de ses doigts n'existe point; il suposera les causes les plus chimeriques, plutôt que d'en admettre d'immatérielles & de purement intelligentes. A la vérité l'Home est fort crédule, mais c'est pour des Objets sensibles & qui sont à sa portée: Il croira aisément par exemple qu'HERCULE s'est signalé par des travaux qui surpassent la force & l'industrie naturelle de l'Home. Pour établir cette Fable, toute ridicule, qu'elle est, il n'y a qu'à suposer un Home, qui ait trois ou quatre fois plus de force & d'adresse qu'un autre. Mais pour remonter à un Etre spirituel, qui a tiré cet Univers du Neant, il faut s'élever au dessus de la Matière, il ne faut pas se reposer uniquement sur le témoignage des sens: il faut aller enfin des Ejets qui se découvrent à nous, aux Causes que nous ne voions point, ou du moins que nous ne pouvons apercevoir, que par les yeux de l'Esprit. L'Home est trop égaré par ses Passions & par ses Plaisirs,

trop occupé par les besoins, trop indolent & trop paresseux, pour réfléchir avec l'attention & la force nécessaires pour parvenir à des Vérités abstraites & composées: Il voit des Phénomènes qui l'étonnent, comment les expliquera-t-il? Il sent la foiblesse & les besoins; que feroit-il pour y remédier? Il aura recours aux Etres & leur prêtera une Sagesse & une Puissance supérieures: A chaque difficulté il créera une Divinité pour la résoudre: Les Eets les plus naturels feront des Prodiges: Aperçoit-il dans ses Egaux des talens utiles & distinguez; il implore leur assistance: La Vénération pour des Ancêtres vertueux se tourne insensiblement en Adoration, & leur Tombeau devient un Autel. La Crainte a peut-être fait les premiers Dieux, la Reconnoissance les seconds, & la Flaterie les derniers.

Quand l'Idolatrie fut une fois établie, il ne fut pas difficile de la répandre & de la perpétuer pour ainsi dire. Comme vraisemblablement la Terre n'a été habitée, par le Genre humain, que successivement & de proche en proche, ceux qui passoient d'un ais à un autre y apportoient leurs Moeurs & leurs Préjugés. Lors même qu'il y auroit eu dans le País d'anciens Habitans qui eussent conservé quelques Vestiges de la bonne Tradition; ces foibles traces auroient bientôt été effacées par le penchant funeste que les Hommes ont eu de tout tems pour le

merveilleux. C'est ce qui fait qu'entre deux Traditions différentes, celle qui a quelque chose de singulier & d'extraordinaire se retient plus aisément, se répand davantage & fait bientôt oublier l'autre.

Si vous joignez à toutes ces Causes de l'Idolatrie le crédit qu'elle tiroit de son Antiquité & l'Autorité que lui pretoit le Gouvernement, avec lequel elle étoit extrêmement liée, vous verrez qu'il n'étoit pas aisé de la détruire, quelque absurde qu'elle fut. Le Préfet SIMMAQUE fit extrêmement valoir cette raison dans une Lettre qu'il écrivit à l'Empereur VALENTINIEN, au sujet de l'Autel de la VICTOIRE, „ Quelle chose peut mieux
 „ nous conduire à la conoissance des
 „ Dieux; *disoit il*, que l'expérience de nos
 „ prospérités passées? Nous devons être fi-
 „ dèles à tant de siècles & suivre nos Pé-
 „ res, qui ont si heureusement suivi les
 „ leurs. Pensez que Rome vous parle &
 „ vous dit, Grands Princes, Pères de la
 „ Patrie, respectés mes Années pendant les-
 „ quelles j'ai toujours observé les Cérémo-
 „ nies de mes Ancêtres: Ce Culte a sou-
 „ mis tout l'Univers à mes Loix. C'est par
 „ là qu'AMIBAL a été repoussé de mes
 „ Murailles & que les *Gaulois* l'ont été du
 „ Capitole &c.

Il faut un Génie supérieur & un Coura-
 ge extraordinaire! pour s'élever contre des

Erreurs consacrées par le tems ou par un grand nombre d'Aprobateurs : Au milieu de cette infinité de Sectes qui flotoient dans l'Incertitude, ou qui établissoient des Dieux Corporels, il n'étoit pas si aisé de concevoir & de prouver un Dieu unique, spirituel & très parfait.

Ce qui autorisoit encore l'Idolatrie, c'est l'Idée que les plus sages d'entre les Païens avoient, que la Divinité habitoit dans une lumière inaccessible, dont il n'étoit pas permis d'approcher; ce qui faisoit qu'elle étoit si loin de l'Home qu'il la perdoit de vue, & que chacun s'en faisoit une idée proportionnée à ses lumières, ou plutôt à ses caprices. *Démocrite* apres avoir examiné avec attention les divers sentimens répandus sur la Nature de Dieu, avoie ingénument son ignorance : Il n'y a que Dieu, dit il, qui puisse se conoitre lui même, mais pour nous, ajoute t'il, nous devons nous en tenir à ce qui nous semble le plus vrai semblable. *Simonide* interrogé, par *Hieron*, ce que c'étoit que Dieu, ne fait que résoudre, & apres avoir demandé coup sur coup du tems pour y penser, il répond que c'étoit là un Mystère que les Dieux n'avoient jamais appris aux foibles Mortels. Aussi *Socrate* croioit que dans l'état d'ignorance où étoient les Hommes, sur la Nature de Dieu, sur ses Perfections, sur le Culte qui étoit digne de lui, on a-

voit besoin d'une Révélation particulière & immédiate, qu'il atendoit de sa miséricorde.

De là cette incertitude prodigieuse & cette multitude d'opinions qui nous étonent. *Zénon*, dont une Secte fameuse se faisoit gloire d'être le Disciple, croioit qu'il n'y avoit qu'une seule substance, que l'Intelligence suprême étoit matérielle; & que son Essence étoit un pur *Ether* qui remplissoit tout par diffusion locale. *Anaximandre* voulut bannir de l'Univers le sentiment d'une Intelligence souveraine, pour réduire tout à l'Action d'une Matière aveugle qui prend nécessairement, toutes sortes de formes: Il fut suivi par *Epicure*, par *Lucrece*, & par toute l'École des *Atomistes*.

Mais pourquoi être surpris que ces Philosophes donassent, en quelque manière, le ton à leur siècle sur un sujet trop abstrait pour être étudié par le Peuple; ne voions nous pas que les sentimens de nos Philosophes célèbres influent encore beaucoup aujourd'hui sur la Théologie? Chez la plupart des anciens Pères de l'Eglise, elle étoit *Platonicienne*. Dans les Siècles suivans elle devint *Aristotelicienne*: **DESCARTES** parût & la Théologie ne tarda pas long-tems à être *Cartésienne*: Elle comence aujourd'hui, en quelques endroits, à devenir *Leibnitienne* ou *Volfsienne*.

L'amour que nous avons pour la Vérité prévaut bien rarement sur nos opinions par-

riculières : D'un côté notre Vanité nous flatte souvent de conoitre ce que nous ignorions en éfet ; de l'autre , notre Pareffe nous fait croire impossible ce qui est le prix d'un travail affidu & reiteré. Ainfi l'on demeure tranquillement dans l'Ignorance , ou l'on s'endort dans fes préjugés.

Je n'ai pas deffein de remonter jufqu'à l'origine de l'Idolatrie , de fuivre tous les progrès , & d'examiner s'il est vrai qu'elle ait comencé dans l'*Egipte* , qu'elle ait enfuite paffé dans la *Phénicie* , & de là dans la *Grèce* ; je laiffe ces Savantes difcuffions aux *Voffius* , aux *Bochart* , & aux Perfonnes qui , come vous , *Monsieur* , fe diftinguent par leur Erudition , & par leur facilité à pénétrer dans les Ténèbres de l'Antiquité. Si nous en croions l'Ingenieux Auteur du *Speâcle de la Nature* , les Hiéroglyphes des Egiptiens qui n'avoient pour objet que de marquer le tems de la défcende du Nil , de fon écoulement , celui de femer les Terres &c. devinrent peu à peu les Sources de l'Idolatrie , par les différentes explications qu'on en donoit , & par l'ignorance où l'on étoit de ce qu'ils lignifioient originairement : Je ne fai fi cette Hypothêfe fera fortune , mais elle est du moins bien opofée aux fentimens de plusieurs Auteurs , qui ont porté leurs Conjectures jufques à un grand degré de vraifemblance ; On a même comencé à la réfuter

avec succès, & Mr. l'Abé PLUCHE aura besoin de tout son Esprit & de toute son habileté, pour soutenir le nouvel Edifice qu'il a effaié d'élever.

Si tous les Emblèmes des *Egiptiens* ressembloient à une Allégorie que *Platon* a donnée sur l'Origine de l'Amour, elles auroient été sans conséquence pour le Culte & pour les Mœurs: Rien n'est mieux imaginé. „ La
 „ Pauvreté, dit-il, s'étant trouvée au Festin
 „ que *Jupiter* donna aux Dieux, à l'ocasion de
 „ la Naissance de *Venus*, rencontra sur le
 „ Gazon *Porus* le Dieu de l'Abondance; elle
 „ s'aprocha de lui, & le joignit de si près
 „ que le Dieu, dans sa belle humeur,
 „ l'honora de ses Caresses, & de leur
 „ union naquit le Dieu d'Amour qui tient
 „ de son Père le goût qu'il a pour les
 „ Richesses & l'Inclination qu'il a à don-
 „ ner, & de sa Mère sa posture tendre &
 „ supliante, ses desirs ardents, & l'Inclina-
 „ tion qu'il a à demander: Sa fraîcheur,
 „ & son embonpoint font conoitre son Pé-
 „ re, & sa Nudité sa Mère.

Un faux manifeste & grossier révolte les Homes, mais ils s'acomodent assez d'un demi vrai. L'Imagination prête alors aux Objets ce qui leur manque & ce qu'on y cherche: Quand la Vérité n'est pas atée à trouver ils s'arrêtent au vrai semblable; delà leur

crédulité, & leur facilité à adopter les fictions auxquelles on a su donner quelques couleurs. Dans l'extrême défolation où se trouva la République Romaine, après la Bataille de *Cannes*, la superstition s'étant emparée des Esprits, on eut recours à une Cérémonie qui jusqu'alors avoit été inconnue à *Rome*: On fit enterrer tout vifs un *Grec*, & une *Greque*, un *Gaulois* & une *Gauloise*, pour éluder l'Oracle qui anonçoit que ces deux Nations devoient vaincre les Romains.

Lorsqu'un Peuple est menacé de quelque grande Adversité & qu'il n'est pas content de ses Dieux, il s'empresse à dresser des Autels aux Dieux des Nations voisines, ou aux Divinités de ses Vainqueurs. La Doctrine de *Siaka*, appelée aujourd'hui par les *Japonois* *Bupo*, fut apportée de la *Corée* dans le *Japon*, environ 66. Ans après la Naissance de notre Seigneur: Elle s'y répandit en peu de tems, par la conivence des Empereurs qui avoient été maltraitez par leurs Ennemis, & qui favorisoient les Missionnaires Chinois & Coréens: Il se fit alors un mélange de cette Religion avec la Religion primitive du *Japon*. On vit s'élever de nouveaux Dieux & de nouvelles Fêtes.

On a comencé par un Culte simple & naturel, mais il fut bientôt altéré & défiguré par des aditions, par des broderies, par des Commentaires: De là est

née la superstition. Les premières Statues n'étoient que de Bois; peu à peu on les couvrit d'Or & d'Argent, & de l'admiration de l'Ouvrage on passa à l'adoration de l'Ouvrier. Le Superstitieux diffère de l'Idolâtre en ce qu'il change la manière du Culte; l'un adore ce qui n'est pas Dieu, l'autre le sert mal ou le dégrade par des Cérémonies qui en donnent de fausses idées. On est tout à la fois Idolâtre & Superstitieux, quand on sacrifie à de fausses Divinités des Victimes Humaines, comme faisoient les Phéniciens & les Carthaginois. L'Homme Sage respecte ce que Dieu a révélé & n'y ajoute rien; il lève au Ciel des mains pures; au lieu de Victimes, il lui offre le sacrifice de ses Passions; il ne raisonne jamais lorsqu'il est sûr que Dieu a parlé, ou sur ce qu'il n'a pas jugé à propos de lui révéler. Il y a des Vérités éternelles & immuables qui nous sont connues, qui sont la base des raisonnemens, & qui doivent nous diriger: il y en a d'autres que nous entrevoyons, mais que nous ne saurions découvrir pleinement & avec certitude. Les Philosophes, dit Mr. de Fontenelle, qui avoient leur ignorance sans admirables, non pas à cause de leur ignorance, mais parce qu'ils en connoissent les causes, & qu'ils ont le courage de l'avouer.

La Religion doit avoir deux objets, de nous rendre plus Hommes de bien & plus

heureux : Toute Religion qui s'éloigne de ce but est fautive, & ne mérite nulle attention. La Religion naturelle confifte à connoître nos obligations à l'égard de Dieu, & à les pratiquer : Si les Hommes avoient toujours fuivi le dictamen de leur Conscience, il n'y auroit point eu de diverfité dans les Principes essentiels de la Religion, quoiqu'il y eut quelque variété par rapport au Culte.

Tout nous rapelle l'idée d'une feule & unique Divinité ; mais rien ne nous oblige à admettre plusieurs Dieux : Le Parfait n'admet point d'égal, & l'uniformité des vûes, l'harmonie qui réfulte de leur exécution, exclut toute pluralité de Caufes. On eft surpris que la Théologie des Anciens Païens ne fut guères autre chofe que celle que l'on trouve dans les *Metamorphoses* d'Ovide, & que chez eux, il fut moins difficile de faire un Dieu, que de faire un Homme. Si l'Athée détruit les idées les plus juftes & les plus naturelles, s'il renverfe la Société, en anéantiffant, autant qu'il le peut, l'Être qui la gouverne, & dont l'Autorité fait refpecter l'Ordre & les Loix, on peut dire auffi que le *Politheisme* eft contraire à toutes les Lumières de la Raifon, qu'il autorife les Mensonges les plus absurdes, & qu'en donnant des Rivaux à l'Être fuprême, il lui ôte fon Autorité, & fes Attributs les plus essentiels :

Il nous laisse sans Dieu & sans espérance dans ce Monde.

Il est surprenant que le Paganisme, qui jettoit les Hommes dans le Pirrhonisme le plus criminel ait pu tenir si longtems contre les Vérités du Christianisme; mais tel est l'Empire de l'Erreur, quand elle a pour elle l'Antiquité, qu'elle devient vénérable par son obscurité même: On ose pas luter contre la multitude de ses Partisans. Lorsqu'on a abusé jusqu'à un certain point de la Raison, on s'habitue à ne plus l'écouter: L'Esprit acoutumé aux Ténèbres, craint la Lumière. Les Préjugés & les abus soutenus par l'ignorance, par l'imposture, par l'Interet, passent en Loix, & ne laissent plus aux Hommes la liberté de l'Examen.

Après avoir terrassé les Monstres, que le Paganisme avoit enfanté, il est aisé d'établir l'existence d'un Dieu très parfait, & de montrer qu'il a doné des Loix aux Hommes & qu'il en exige l'observation. Nous savons que nous ne nous sommes pas faits nous mêmes; nous sentons que nous avons des besoins auxquels nous n'avons pas la force de pourvoir: Il y a donc un Etre plus puissant que nous, qui nous a créé & dont la main bienfaisante fait naître les Alimens nécessaires à nôtre subsistance: Mais cet Etre nous abandonne-t'il à nôtre propre conseil,

ne nous impose-t-il aucunes Loix ? Il nous a fait capables de distinguer le Vrai du Faux, le Juste de l'Injuste : Ces notions primitives pourquoi les a-t-il gravées dans notre Cœur ? Tous les Êtres physiques que nous connoissons sont assujettis à certaines Règles, ils ne s'en écartent jamais ; c'est l'ordre qu'ils observent constamment ; c'est cette sage dépendance qui produit la belle Harmonie qu'on remarque dans l'Univers. L'Homme qui peut connoître ses obligations, & les pratiquer ; l'Homme qui est né avec un Esprit capable de connoître & de louer son Créateur, sera-t-il dispensé de ce Devoir ? L'Homme qui est si souvent agité par des Passions violentes & tumultueuses, qui a un si grand besoin de Règles & de Frein, sera-t-il livré à tous ses égaremens ? N'aura-t-il rien à craindre ni à espérer ? Si cela est, où est la Sagesse de l'Être Suprême, & que deviendra la Société ?

Voilà, *Monsieur*, les Idées que l'Ode que j'ai l'honneur de vous adresser a occasionnées : Une Personne qui auroit plus de Lumières & d'Erudition les pousseroit beaucoup plus loin, & les exprimeroit en Vers avec bien plus de Noblesse & d'énergie ; mais il n'y a que des Savans du premier Ordre qui puissent considérer une Matière dans toute son étendue & en exposer toutes les faces. Il n'y

Il n'y a guères aussi que des Génies supérieurs, des Poëtes tels que *Roussau* & *Voltaire*, qui puissent soutenir la grandeur & la sublimité des pensées, par la force & la dignité de l'expression, & joindre la précision & la justesse à l'élégance & à l'harmonie. Je suis convaincu, & plusieurs Pièces que nous avons de ces grands Maîtres nous le prouvent, que la Poësie peut rendre avec succès les idées les plus nobles & les plus abstraites. La contrainte de la Mesure & la tyrannie de la Rime ne seront jamais un obstacle, que pour des Talens médiocres. Il en est de la grande Poësie, comme d'un Torrent qui triomphe de toutes les Digues qu'on lui oppose, & qui devient plus rapide à proportion de la résistance qu'il trouve en son cours.

L'Ode a cela de propre, que par l'enthousiasme qu'elle se permet & qui en fait le caractère, elle peut s'élever aux plus grands objets, qu'elle tire même un nouveau prix de ses écarts. Mais la fougue du Poëte ne doit pas dégénérer en délire: Il faut que la Raison lui serve de Guide, dans le désordre le plus apparent; il ne lui est jamais permis d'égarer le Lecteur, & de lui faire perdre de vue le but qu'un Ecrivain judicieux doit toujours se proposer. La Cadence de l'expression & la richesse des Rimes n'au-

toriseront jamais des Pensées fausses ou obscures ; le fond de la Poésie, ce qui en fait la vraie beauté, c'est la convenance des Figures avec les Pensées qu'elles animent, c'est le rapport des Images avec les Objets ; en un mot, c'est la justesse, & la Vérité : Tout le reste n'est guères qu'un vain mécanisme : ce n'est presque que des sons frivoles, qu'un Versificateur un peu exercé trouve aisément ; mais qui ne sauroient caractériser ni l'Homme d'Esprit ni le grand Poète ; ainsi au lieu de dire comie quelqu'un, *L'Esprit est toujours satisfait lorsque l'Oreille est contente*, peut être vaudroit il mieux dire, *L'Oreille est toujours satisfaite, lorsque l'Esprit est content* : Il ne faut pas cependant abuser de cette Maxime ; la Poésie a ses règles : l'Homme de Génie les observe exactement ; mais il fait les soumettre à la Raison, au lieu que le simple Versificateur est Esclave de toutes les minucies de l'Art, & ne conoit point d'autres Loix que celles de la Rime & de la Mesure. Je suis avec respect. &c.



L'IDOLATRIE.

O D E

A

MR. BOURGUET.

Professeur en Philosophie

T Riste Jouet de l'ignorance,
L'Homme foible des sa Naissance
Veut en vain sortir de l'Erreur :
Quelle Divinité propose,
Poursa combler le précipice,
Dont l'Aspect le glace d'horreur !

C'est Toi, Grand Dieu, dont la Lumière
Ouvre la céleste Carrière,
Qui jusqu'à Toi conduit ses pas :
O Dieu ! Sois-m'en ton vol rapide,
Si ton Oeil l'éclaire & le guide,
Il vaincra même le Trépas.

La Terre montre ta Puissance,
Rien n'échape à ta Providence ;
Tu vois nos Vestus, nos Forfaits :
Tout est soumis à ton Empire :
L'Univers, tout ce qui respire,
Dit ta Grandeur & tes Bienfaits.

L'Homme seul en perd la mémoire,
 Il ôte à l'Eternel sa Gloire,
 Pour en revêtir de faux Dieux,
 Tout est Dieux, hors l'Être suprême,
 D'Idoles qu'il forge lui même,
 Il remplit la Terre & les Cieux.

Non, un but simple, unique & sage,
 Ne se trouve point dans l'Ouvrage,
 Produit par des Êtres divers:
 Un seul, mais un puissant Génie,
 Est donc l'Auteur de l'Harmonie,
 Qui se montre dans l'Univers.

Que deviendrait un Plan si juste,
 Fait par l'Être le plus auguste,
 S'il est croisé par des Rivaux?
 Tout s'altère, tout se déränge,
 Tout n'est plus qu'un affreux mélange,
 De Bien, de Vrai, de Faux.

Aveugle! quelle Erreur grossière,
 Te fait prêter à la Matière
 Tous les Droits de l'Être Immortel!
 La Plante, le foible Reptile,
 Un Tronc, un Bœuf, un Crocodile,
 Est-il libre, est-il éternel?

DIEU seul est le Souverain Maître;
 A tout, son souffle a donné l'être:
 Lui seul de force est révêru,
 Dans son équitable Balance,
 L'Esprit, le Savoir, la Puissance,
 Ont moins de poids que la Vertu.

Aux vains préjugés du Vulgaire,
SOCRATE lui même défère,*
 Il meurt en respectant l'Erreur :
 Dans l'Adorateur d'Esculape,
 Rien ne me surprend, ne me frappe,
 Que sa fanatique terreur.

Vous, qu'un Peuple nombreux honore,
 Les Titres dont il vous décore,
 Ne nous prouvent point vos Vertus :
 Oui! Sous votre feinte Sagesse
 On découvre votre foiblesse,
ZOROASTRE; CONFUCIUS!

Apprenez nous Esprits Sublimes,
 Quel bien ont produit vos Maximes,
 N'y pourroit-on rien opposer?
 Quoi l'Idolatrie & l'Inceste,
 Montres que la Raison deteste,
 Vous osez les autoriser!

Séduit par un penchant coupable,
 L'Homme au Vrai préfère la Fable,
 Que diète un Prêtre ambitieux :
 Son Ame craintive, aveuglée,
 Change en Autel le Mausolée,
 Fait à l'honneur de ses Aïeux.

Oui! L'Homme ingrat, l'Homme parjure,
 Fuiant l'Auteur de la Nature,
 Erige en Dieux de vils Mortels:

* Quelques momens avant que de boire la Cigüe à la
 quelle **SOCRATE** avoit été condamné, il ordonna
 qu'on offrît un Coq à **ESCULAPE**.

L'Infernal! Quels abus indignes!
 Aux Passions les plus indignes
 Confacré des Vœux solennels.

Pour vous rendre le Ciel propice,
 Détestez l'Erreur & le Vice,
 Par le Crime déshiez:
 Que vois-je! Une Victime humaine!
 Est-ce à la Fureur, à la Haine,
 Cruels, que vous sacrifiez!

Ha! le Dieu que mon Amé adore,
 Ce Dieu que le Fidèle implore,
 N'exige que la Sainteté:
 Un Cœur pur, un Culte sincère,
 C'est l'Homage qui seul peut plaire
 A cet Etre plein de Bonté..

Lui seul est l'Eternel, l'Immense;
 Il est l'Etre par excellence:
 Le Parfait n'eût jamais d'égal.
 Les Vertus qu'admire le Sage,
 Ne sont que la plus foible Image,
 De ce sublime Original.

Des Astres la Masse grossière,
 Malgré l'éclat de leur lumière,
 Ne possède rien de Divin:
 Mais l'Homme fécond en Chimères,
 Crût y lire en gros Caractères,
 Et sa naissance & son destin.

Ici, qu'elle Carrière s'ouvre!
 Dans le lointain je ne découvre
 Qu'écartés sur le Dogme & les Mœurs;

Les Livres, les Fastes Antiques,
Enflés par de vaines pratiques,
Ne furent qu'un Recueil d'Erreurs.

Mais, au milieu de ces Tenèbres,
S'élèvent des Hommes célèbres,
Amateurs de la Vérité:
Un Peuple sous leurs Loix se range,
Qui d'un Culte saint, sans mélange,
Doit respecter la pureté.

Tandis qu'Israël fut docile
Dieu se déclara son azile:
Que ne peut point un tel secours?
Il comble ce Peuple de gloire:
Et pour assurer sa Victoire,
Le Soleil arrête son cours.*

Quel Astre nouveau vous éclaire!
Ha! voici le Jour salutaire,
Qui doit faire votre bonheur:
Que les Cieux tressaille de joie,
Satan fuit, & lâche sa proie,
La Terre enfante le Sauveur.

Mais, ô Ciel, qu'elle perfidie!
Le Juif immole le Messie,
Ce Divin Auteur de la Foi.
Victime de ton Injustice,
Il meurt par un affreux Suplice,
Et son Sang est encor sur Toi.

* Le Soleil s'arrêta à Gabaon pour éclairer la Victoire
de JOSUE sur 5. Rois Amorrhéens. Voyez le Livre de
Josué Chapitre X. v. 13.

Tout frémit quand JESUS expire ;
 Du Temple un Voile se déchire ;
 L'Air se couvre d'obscurité ;
 Des Morts la Cendre se ranime ;
 Et la Terre tremble du Crime,
 Que les Juifs ont exécuté.

Bien-tôt une Guerre cruelle
 Acable le Juif infidèle,
 Renverse les Murs de Sion ;
 L'Exil, la Honte, l'Esclavage
 La Peste, la Mort, le Carnage,
 Punissent sa Rébellion.

Quelle horreur ! L'Hébreu sanguinaire ;
 Jusqu'au milieu du Sanctuaire,
 Perce ses Frères, ses Amis ;
 Que vois-je ! une Mère mourante,
 Pour assouvir sa faim pressante,
 Devore le Corps de son Fils..

TITUS vient armé de la Foudre ;
 Il met Jérusalem en poudre ;
 Le Temple Saint est consumé.
 O ! Dieu Jusqu'où va ta Vengeance !
 Qui peut soutenir ta présence,
 Quand ton Courroux est enflamé !

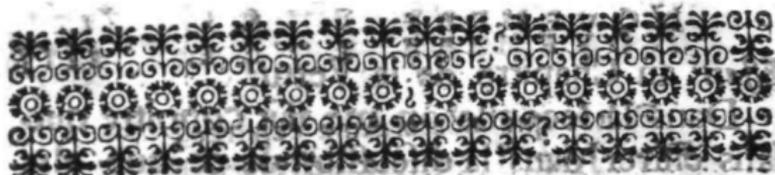
Nous, Chrétiens, comblez de ses Graces ;
 Gardons nous de suivre les traces,
 Et des Gentils & des Hébreux ;
 Notre Crime seroit extrême,
 Si nous tournions contre Dieu même ;
 Ce qu'il fit pour nous rendre heureux.

Plûtôt que notre Ame éclairée,
 D'un Joug si honteux délivrée,
 De Dieu n'écoute que la Voix
 Respectons sa Majesté sainte ;
 Et bannissant toute autre crainte,
 Aimons, & pratiquons ses Loix.

Philosophe docte & sublime,
 Que la Vrai seul éclaire, anime,
BOURGUET, juge de ces accents ?
 Que n'exprimerois point ma Lyre,
 Si le feu divin qui t'inspire,
 Echauffoit mon Cœur & mes Chants !

C'est toi dont le Zèle sincère,
 S'étend jusqu'à l'autre Hémisphère,
 Pour ouvrir le Ciel aux Païens :
 Par toi le Gentil, le Sauvage,
 Sortant d'un funeste Esclavage,
 Sont ravis de se voir Chrétiens. *IT

* Mr. Bourguet a fort à cœur la conversion des Infidèles & y a beaucoup contribué par ses soins & par ses Ecrits. Voyez les Journaux Helvétiques, Novembre 1740. Mars. 1741. &c.



L E T T R E
A U X
E D I T E U R S

*A l'ocasion de la Critique du III. Tome
de Mr. DUNOD, Journal d'Octo-
tobre p. 959.*

MESSIEURS.

VOTRE Journal met quelque fois en mouvement ses Lecteurs ; Je reçois dans ce moment deux Lettres au sujet des Remarques , sur ce que Mr. DUNOD dit dans son troisiéme Tome p. 518. sur le Massacre de la *St. Barthelemi* & l'Assassinat de **GUILLAUME I.** Prince d'Orange ; elles partent de deux Persones distinguées par beaucoup de delicatesse & d'érudition.

On m'apprend dans la première qu'à l'égard de *Baltazar Gerard*, Mr. DUNOD n'a dit que ce qui se trouve imprimé dans de bons Auteurs , & que *Montagne*, universellement reconu pour très judicieux , a fait un Eloge fort ample de ce *Gerard* dans ses

Essai au Chapitre de la Vertu.

Dans la seconde on me fait conoitre que sans entrer dans la discussion de ce que Mr. DUNOD dit de l'Assassin *Gerard*, le Critique s'explique d'une façon qui fait peine à tous les *Frans-Comtois*, lorsqu'il dit, *Que la Province se ressent de l'ancienne Domination*, & que ce reproche leur est d'autant plus sensible, que tous ont le Cœur & les Maximes très françoises.

Vôtre Journal, *Messieurs*, est un Répertoire des dissentimens qui divisent les beaux Esprits & les Gens de Lettres : vous les publiés d'une manière fidele & impartiale, sans acception de Personne, de Comunnions ou de Partis. Mais le Monde serat'il à jamais oçupé de Controverses & de Contradictions ? Les uns révérent, ce que les autres détestent. Une Nation d'ailleurs polie, spirituelle & généreuse, des Compatriotes affectionés les uns envers les autres, se sont déchirés cruellement par un Massacre général & par un Carnage affreux. Cette Barbarie, quoique des plus noires, & entièrement inouïe, a été glorifiée par des Actions de grâces & des Actes de Religion : Un Assassin est regardé par une partie du Genre-humain, come un Impie & un Scélérat du premier Ordre ; & par l'autre come une Personne douée d'une Vertu héroïque & du Christianisme le plus parfait.

Le Supplice qu'on lui a fait souffrir, quoique des plus rigoureux & des plus infamans, a été envisagé par les uns come n'étant point encore proportionné à l'exécution du Crime, & par les autres come un Martire glorieux, dont la Cause étoit un Zèle fervent pour la Religion.

Voilà des Systèmes bien différens & bien opposés. Vous communiqués, *Messieurs*, souvent au Public ceux des Philosophes: Vous rendés aujourd'hui le même bon office aux Historiens. Tous ces Systèmes sont également composés de Principes, de suppositions & de conséquences. Les Philosophes veulent que le doute précède la recherche de la Vérité: Ne conviendrait il pas quelquesfois de mettre son Esprit dans cette situation, lors qu'il s'agit de Matières relatives à la Religion, & ne raisonerait-on pas mieux, si l'on étoit simplement Chrétien & d'aucune Communauté? On reconoitra cette vérité si l'on balance sans aucun préjugé les deux Opinions sur les Articles dont il s'agit présentement. Je vous confie, *Messieurs*, mes foibles idées là dessus: Je les rétrécis, sans rien décider, à proportion de la place que votre Journal exige; & je les soumets aux Parties intéressées, avec la docilité que la supériorité de leurs lumières exige.

Lisant avec plaisir la suite de l'Histoire de Mr. *Dunod*, come je l'ai fait jusques à présent, il me parut qu'il ne parloit qu'historiquement du Massacre de la *St. Barthelemi*; Et quant à l'Action de *Baltazar Gerard*,^a je crus m'apercevoir d'abord qu'il raportoit l'opinion de *Strada* & de ceux qui couvrent de Lauriers ces sortes d'Affassinats; mais la suite me fit observer qu'il avoit pris en considération^b l'Edit de PHILIPPE II. Roi d'Espagne, qui proscrivit en 1588. le Prince d'Orange, en suposant, que la Proscription, par les motifs de la Rebellion & Felonie de ce Prince, étoit bien bien fondée: Il n'estimoit pas d'ailleurs par la crainte des Conséquences, qu'il soit permis d'entrer dans les Conseils des Princes, ni de révoquer en doute la Justice de leurs Délibérations; & conséquemment il étoit dans l'idée qu'il falloit rejeter sur *Philippe II.* toute l'imputation bone ou mauvaise de ce Meurtre. Il cite là dessus les deux Lumieres du Droit Public & de la Nature, *Grotius* & *Puffendorf*. J'indique ces endroits en faveur des Curieux afin que s'ils veulent examiner cette Matière ils ne perdent pas leur tems à les chercher. Il est à la vérité, dit *Grotius*, que Mr. *DUNOD* cite en Latin, plus generoso de laisser à celui qu'on veut tuer tous les moiens de se défendre; mais on n'est dans

^a L. III. p. 515. ^b Idem p. 516. ^c De Jure Belg.
sc. facis L. III. c. 4 §. 15.

aucune obligation d'user de cette générosité envers une Personne qui mérite la Mort. Puffendorff parle en ces Termes : ^a Lors qu'on a mis à prix la tête de quelqu'un, celui qui le tue est censé l'avoir fait par Autorité Publique.

Pour indiquer en peu de mots ce que l'on peut opposer à cette Proscription & à ses suites funestes, il faut observer les Circonstances qui l'ont précédée, accompagnée & suivie : Qu'on lise la Cause & les Motifs de la Guerre soutenue par Guillaume I. Prince d'Orange ; qu'on lise l'Histoire des Comtes d'Hollande, celle des Etats, de la Noblesse & des Villes ; qu'on fasse réflexion sur leurs libertés, leurs franchises & la part même qu'ils avoient à la Majesté ; qu'on jette les yeux sur l'exhortation sérieuse que CHARLES-QUINT fit à Philipe, de maintenir ponctuellement les Privilèges des Belges, come aussi au serment que ce Prince leur prêta en 1555. de les reconnoître afranchis de toute soumission à son égard, en cas qu'il contrevint à ses engagements, & qu'il ne les conservât pas dans la jouissance de leurs Droits & Libertés ; qu'on lise les Cruautés inouïes qu'il exerça contre eux, les voies violentes qu'il emploïa pour y introduire l'Inquisition, les Suplices affreux & nouveaux qu'il fit subir aux Ambassadeurs ou Députés des Etats, & à plusieurs autres Persones distinguées, soit en Public, soit

^a Droit de la Nature L. VIII. Ch. III. §. 15.

en secret ; qu'on réfléchisse encore sur les motifs & la forme de la fameuse *Union d'Utrecht*, sur la Déclaration des Etats composés également de Catholiques Romains, & de Protestans, par laquelle ce Prince étoit déchû de la Souveraineté ; & qu'on fasse attention que cet Acte solennel a été reconu par Philippe IV. Roi d'Espagne, dans la Paix de *Munster*, & par toutes les Puissances de l'Europe ; & enfin que toutes ces Constitutions subsistent encore aujourd'hui bien glorieusement.

On ne sauroit ici s'étendre sur toutes les Questions qui se présenteroient en foule sur ce sujet ; mais vous pouvez, *Messieurs*, inviter les Persones éclairées dans ces Matières à donner leur sentiment sur les Questions suivantes.

1^o. Si un Prince, qui n'est point né Sujet d'un autre, peut être proscriit & sa Tête mise à prix, par la Raison que celui ci aq des Fiefs dans les Etats du premier ?

2^o. Si un Prince, ou tout autre qui gouverne de la part d'un Souverain, & qui est lié non seulement à ce Souverain par un Serment de fidélité ; mais aussi à l'Etat pour la Conservation de ses Prerogatives & Libertés, peut être proscriit également, quand il soutient les Droits des Peuples ?

3^o. Si le Service que l'on prétend qu'un Soldat doit rendre, sans s'informer de la Justice

ce de la Guerre, peut être tiré à conséquence pour le cas dont il s'agit?

Il semble que ces Questions bien comprises ne devraient pas être des Problèmes.

Quant à *Baltazard Gerard*, on peut considérer encore qu'il étoit *Franc-Comtois*, Sujet de *Philippe II.* & nullement du Roi d'Espagne. *Louis XIV.* Roi de France a su bien faire la différence des Terres qui étoient sous la Domination des Rois d'Espagne. Ils ne possédoient point, comme le Conseil d'Espagne l'avoit suggeré à *Philippe II.* les Souverainetés de *Flandres*, & la *Franche Comté* comme l'Espagne, la *Castille* ou les *Indes*: Jamais Prince (je parle du Roi de France,) n'a établi avec plus de force les Atributs Caractéristiques de la Souveraineté en général, & de ces Souverainetés en particulier, par rapport à leur inalienabilité, à leur divinité. *Baltazar Gerard* contrefit le Protestant. On peut voir sa conduite dans le Dictionnaire de *Mr. Bayle* à l'Article de *Judith* qui tua *Holoferne*. Mais ce qui diminue les fleurons dont les Espagnols ornent la Couronne de son Martire, c'est que *Philippe II.* avoit promis 25. Mille Ecus d'Or à celui qui comettoit son Action.

Quant aux reproches qu'on fait à l'Auteur de la Critique, d'avoir insinué que le Pais se sent encore de l'ancienne Domination, il paroît que l'Auteur ou les *Bénédic-*

tins qu'il fait parler, n'ont point eu en vüe la fidélité des Franc-Comtois pour leur Souverain, mais simplement la Bigoterie d'une partie d'entr'eux qu'ils aculent d'avoir retenu la Superstition ou la Dévotion outrée des Espagnols. Ce Trait, d'ailleurs pouroit être pris come un badinage. L'Auteur écrit ordinairement d'une manière ingénieuse & agréable, & il tourne en plaisanteries bien des choses qui font lire les Productions avec plaisir, par les Persones polies & spirituelles.

Tout le monde fait qu'il n'y a guère de Peuples & par raport à leurs Persones, & par raport à leurs Terres plus enrichis des Présens de la Nature. S'ils pensent à l'ancienne Domination, c'est par des sentimens de gratitude; c'est par le souvenir des graces qu'ils ont reçu; Prix inestimable de leur Vertu, de leur Bravoure & de leur Fidélité: On ne peut lire la Relation du Siege de *Dôle*, que Mr. *Dunod* nous a donnée, qu'avec admiration: Des Bourgeois le firent lever à une nombreuse Armée de Troupes réglées & agueries; & s'acquirent par là un honneur qu'on n'a guère acoutumé de voir que dans les Milices Suisses. S'ils pensent à la nouvelle Domination, c'est dans l'Idée de l'Ordre & de la bonne Police qui règne dans la Province, c'est en se félicitant d'être unis aux *François*, dont l'Esprit, la Politesse & la Générosité

font si conformes à leurs propres sentimens ; mais particulièrement de vivre sous un Règne si glorieux, qui répand les faveurs sur ceux qui les méritent. Les Gens de Lettres & d'Épée en reçoivent tous les jours des grâces magnifiques. Mr. DUNOD spécialement en a ressenti des marques éclatantes : S. M. T. C. par ses Lettres Patentés données en 1737. a établi la Noblesse d'une manière bien glorieuse pour lui & pour sa Postérité. Elle a approuvé que sa Famille fût entée dans celle de son Epouse, issue de la Noble Maison de *Charnage*. A l'occasion de Mr. *Dunod*, le Roi met en parallèle les Travaux des Gens de Lettres, qui servent à instruire l'Etat, avec ceux des Gens d'Épée qui périssent glorieusement pour sa conservation.

Si cet Auteur a si bien mérité de son Souverain, c'est par les qualités qui le distinguent, & sur-tout par son Amour pour son Souverain, pour sa Patrie, pour sa Religion & pour la Vérité. S'il pouvoit être surpris dans la recherche de cette dernière, on ne sauroit l'attribuer qu'à son attachement à la Religion. *Je suis &c.*

NEUFCHATEL, E. M.



NOUVELLES

LITÉRAIRES.

LA HAIE.

LE célèbre JEAN GEORGE GRÆVIUS, dont le Nom & la solide Erudition sont si connus dans le Monde savant, après avoir mis au jour le *Tresor des Antiquités Romaines* en XII. Volumes *in folio*, avoit résolu d'y ajouter une autre Collection, qui n'auroit été, ni moins belle, ni moins excellente en son genre, que la première, savoir celle des *Antiquités & des Histoires d'Italie*, afin de réunir, pour ainsi dire, par ce moien, le reste du Corps au Chef, c'est-à-dire, les autres Villes d'Italie à celle de Rome leur Capitale; à-peu-près de la même manière qu'on voit cette Maîtresse du Monde, & la fertile Italie, jointes ensemble dans les Deniers de Mucius Cordus, & de Fufius Calenus, qui furent frappés après que la Guerre de la Ligue Italique eut été terminée à l'avantage des Romains. Car ce grand Home avoit bien compris, que les Affaires de Rome & celles d'Italie, soit pour la Paix, soit pour la Guerre, de même, que leurs Usages & Cé-

rémonies tant sacrées que profanes , étoient si étroitement liées ensemble , que la Connoissance des unes dépendoit nécessairement de celle des autres. Il jugeoit encore avec beaucoup de raison , qu'on ne liroit pas avec moins de Plaisir & d'Utilité les choses qui s'étoient passées dans ces Pais-là sur le déclin de l'Empire Romain , que celles qui y étoient arrivées lorsque cet Empire étoit dans son plus grand lustre. En effet , l'Italie à toujours été exposée à de grandes Guerres , & sujette en tout tems à de fréquentes Révolutions. Ainsi , l'on n'a pû ni dû ignorer les Faits ou les Changemens un peu considérables , qui ont intéressé dans chaque Siècle , les Contrées ou les Villes qui composoient cette belle Province , qui a comandé pendant si long-tems au reste de l'Univers.

Ces Raisons engagerent l'illustre GRÆVIVS , tout âgé qu'il étoit , à entreprendre ce bel & magnifique Ouvrage , qui devoit s'imprimer aux Dépens de *Pierre van der Aa* , Libraire à Leyde , auquel la République des Lettres sera perpétuellement redevable de quantité de belles & excellentes Collections qu'il a donées au Public , & qui ne demandoient pas moins de constance dans l'exécution , que de courage dans l'entreprise.

Après avoir donc fait venir de toutes parts , avec beaucoup de soins & de dépenses , les Livres rares & curieux , nécessaires pour une

si utile Entreprise, on publia d'abord les VI. premiers Volumes de ce *Treſor*: Mais, avant leur Publication, le Docte GRÆVIUS, conſumé d'Années & de Travaux, aiant glorieuſement fini ſa carrière, ne pût jouir du fruit de ſon Travail. Ainſi, l'Illuſtre JACQUES PERIZONIUS remplit avec plaiſir ſa place, & conſacra, par une très ſavante *Préface*, ces VI. premiers Volumes à l'Immortalité & à l'uſage des Gens de Lettres. Mais ce ſavant Home aiant pareillement été enlevé du Monde peu de tems après, un troiſième Savant voulut bien entrer dans la même carrière, & ſe charger de continuer l'Ouvrage comencé. C'eſt PIERRE BURMAN. Son Elprit viſ & pénétrant, ſa Diligence infatigable, ſa profonde Erudition acquiſe par un Travail aſſidu de pluſieurs Années, ſont trop connus de tout le Monde pour avoir beſoin de nos Eloges. Ce fut donc lui qui mit au jour tous les Volumes ſuivans de cet ample *Treſor d'Antiquités d'Italie*, & qui acheva heureuſement enfin cet Ouvrage immense, qu'il eut ſoin d'orner des *Préfaces* néceſſaires.

On prétend que la Sicile fut autrefois ſeparée du Continent de l'Italie par la violence des Ondes; mais les Savans ont touſjours jugé, qu'on ne pouvoit ſeparer les Hiſtoires & les Antiquités qui concernent cette Iſle, de celles qui concernent l'Italie. La Si-

cile a toujours été très-fertile en Evenemens remarquables, à compter même depuis les Siècles fabuleux jusqu'au nôtre, & les Antiquités ont tant de rapport avec celles de Rome & de toute l'Italie, qu'on ne peut les en séparer, sans faire un grand tort à l'Histoire & au Progrès des Belles-Lettres. C'est pourquoi, après qu'on eût rassemblé avec soin les meilleurs Livres, & les Ouvrages les plus rares des Auteurs qui ont écrit avec autant de science que de jugement sur les Affaires & les Antiquités de cette Isle, on ajouta un nouveau *Trésor des Antiquités de Sicile*, à celui des *Antiquités d'Italie*, & PIERRE BURMAN l'enrichit de fort belles *Préfaces* de sa façon. SIGEBERT HAVERCAMP, connu d'ailleurs par les Savans Ouvrages qu'il a donné au Public, n'a pas peu contribué de sa part à perfectionner le *Trésor* dont il s'agit. Pierre van der Aa, a profité de ses Avis, & même s'est servi de son Travail, particulièrement pour ce dernier Ouvrage. C'est ce que prouvent assez ce grand nombre d'Opuscules, traduits en Latin & enrichis de ses Notes, qui sont inserés pour la plupart dans ce *Trésor*, & quelques-uns dans celui des *Antiquités d'Italie*. Tels sont, par exemple, les Descriptions de l'ancienne Syracuse, & des Médailles de cette Ville, faites par *Mirabella* & par *Bonanni*; & principalement la *Sicilia Numismatica de Philipe*

Paruta, à laquelle ce savant Professeur a joint un Comentaire rempli d'Erudition. *Pierre Van der Aa*, à cause des Travaux & des Fraix considérables qu'avoit couté eet Ouvrage immense, s'étoit vù obligé de le mettre à 440. Florins l'Exemp. en petit Papier & 580. Florins en grand. On croit rendre un service essentiél au Public en en facilitant l'acquisition par une diminution du Prix : On le donnera donc jusqu'au 1. Avril 1742. à raison de 250. Florins d'Holande les 45. Vol. en petit Papier, & 350. Florins en grand. Et come les six premiers Volumes recueillis gar J. G. GRÆVIUS. & publics par J. PERIZONIUS, ont parù séparément & se trouvent en plusieurs Cabinets de l'Europe; on offre aussi jusqu'au 1. d'Avril 1742. les 39. autres Volumes en petit Papier pour 210. Florins, & en grand Papier pour 310. Florins. Passé ce terme du 1. Avril 1742. cet Ouvrage, s'il en reste encore des Exemplaires, ne se vendra pas à moins de 400. Florins les 45. Volumes en petit Papier & 540. Florins en grand; 350. Florins les 39. Volumes en petit Papier & 480. Florins en grand.

Les Curieux pourront s'adresser à la Haïe chez *P. de Hondt*; à Amsterdam, chez *François l'Honoré & Fils*, *Wetstein & Smith*, *Schoutzen*, *Wor & Onder de Linden*;

A Leiden; chez *Luchtmans & Van der Aa*.
A Utrecht, chez *Broedelet*.

A Harlingen chez *Van der Plaats*.

A Leuywarden chez Van Dessel,

B A L E.

MR. JEAN BRANDMULLER l'ainé va comencer l'Impression d'un Supplément au Dictionnaire de Moréri, conformément au Plan qu'il a doné au Public. Outre ce qu'il y a de nouveau dans le Supplément de Paris & dans la nouvelle Edition du Moréri de Hollande, on y fera entrer grand nombre d'autres Articles d'Histoire & de Géographie, & on n'omettra rien de tout ce qui peut redonner la préeminence au Moréri de Bâle sur ceux de Paris & Amsterdam. L'impression fera des plus belles & des plus corectes, & conforme pour la Papier, le Caractere & les Ornaments à l'Essai ou Programme qui a paru. Mr. CHRIST, Gendre de Mr. BRANDMULLER, qui a déjà procuré de très belles Editions au Public, ne négligera rien pour celle ci. Ce Supplément sera composé de 2. Volumes in Folio, de 200. feüilles chacun ou de 800. pag. Il coûtera aux Souffrivans 10. Florins d'Allemagne ou 25. Liv. de France, païable la moitié en souscrivant, & l'autre moitié en recevant le premier Volume, à la fin de 1742. S'il y a quelques

feuilles excédentes, on les paiera a un sol Argent de France. Mr. BRANDMULLER aiant encore quelques Exemplaires de son Moréri, qu'il a vendu jusques ici 24. Florins, pour favoriser les Soucrivans au Supplément, outre de le leur doner à raison de 20. Florins. On pourra souscrire jusques à la fin de l'Année, chés les principaux Libraires de l'Europe, & spécialement en Suisse, chés Mrs. Gottschal & Compagnie à *Berne*; à *Geneve*, chés tous les Libraires; à *Lausanne*, chés Mr. Martin; à *Vevey*, chés Mr. Chenebié; à *Tverdon* chés Mr. Neubrand, & à *Neufchâtel*, chés Mr. Charles Peter.

MR. IMHOOF, Libraire de Bâle, vient de doner un Programme, dans lequel il annonce l'Édition d'une petite Bible Françoise portative *in Octav.* sur Papier blanc & fin, en caractères neufs. Il se servira pour cet effet de l'Édition qu'il avoit donée *in quarto*, revue & corrigée par Mr. ROQUES, dont le Public a été content. Outre les Livres du V. & du N. Testament, les Livre Apocriphes, les Préfaces, les Liturgies & Prières nécessaires, il y joindra les Psaumes en Vers & les Cantiques tout en Musique: On y trouvera aussi les Lieux: parallèles exactement indiqués; & il ne négligera rien pour l'exactitude & la beauté de l'Impression. Le Prix de la Souscrip-

tion est de 20. Batz, Argent de Suisse, ou 3. Liv. Argent de France. On paiera la moitié en souscrivant, & l'autre moitié en recevant l'Ouvrage. Les Souscriptions seront ouvertes jusques à la fin du Mois de Fevrier prochain, après lequel tems, on ne donera pas cet Ouvrage à moins de 3. L. Argent de Suisse, ou 4. L. 10. Argent de France. On peut souscrire chés Mrs. les Pasteurs de chaque Eglise, & à Neuchâtel, chés Mr. BOIVE, Libraire, à Lausanne, chés Mr. Martin, Libraire.

MR. JEAN-LOUIS BRANDMULLER délivre actuellement le 4. Tome de l'Histoire de DE THOU.

A V I S.

LE Lundi 11. Décembre 1741. on a volé à Tverdon, dans la Chambre de Mr. Hasselaer, logé chés Mr. Thuillard, dans la Maison de Monsieur Versel l'ainé, un beau Jonc à Pomeau jaune & à Bec de Corbeau, en forme d'Oiseau, doublement doré. Celui qui le découvrira est prié d'en doner avis à Tverdon à Mr. Thuillard, qui lui donera trois Ecus blancs de récompense.



LOGOGRIPE.

Huit Lettres font mon tout ; sans vous embarrasſer,
Vous y vertés pourtant de quoi vous exercer.
Mon Nom contient celui d'un Souverain d'Asie ;
D'un Fils des plus ingrats ; d'un Courtisan impie
Que l'on nous repreſente & fier & ménaçant,
Et que la Divine Juſtice
Fit punir du cruel Suplice,
Dont lui-même vouloit punir un Innocent.
Je deſigne de plus une Iſle,
Avec une petite Ville ;
Et je r'enferme une Cité
Dont le nom en Judée autrefois fut vanté.
L'on peut encor chez moi découvrir l'aſſemblage
Des Jours, des Semaines, des Mois ;
Une Etendue d'Eau ; ce que ſuit l'Homme ſage ;
Enfin ce qui dans les Bois,
Les Champs, les Guerets & Plaines
Conduit toutes les Eaux & règle les Fontaines.
Sans que tu ſois inſtruit du bel Art des Devins,
Que je profefſe auſſi ; ſans être des plus fins,
Tu pourras à préſent, Lecteur, me reconnoître,
Et dévoiler ainſi facilement mon Etre.





T A B L E.

D iscours sur l'Inégalité de l'Humour.	1033
Réponse aux Remarques sur le 3. Tome de l'Hist. de Franche Comté.	1049
Suplement au Discours sur le Travail.	1057
L'Agneau de Dieu, prêché aux Frères Moraves.	1082
Lettre de Mr. le Prof Vernet à Mr. le Comtede Zinzendorf.	1083
Réponse de Mr. de Zinzendorf à Mr. Vernet.	1088
Réflexions sur l'Idolatrie.	1092
L'Idolatrie, Ode.	1109
Aux Editeurs sur la Critique de Mr. Dunod.	1116
Trésor des Antiquités Romaines.	1123
Suplement au Dictionnaire de Moréri	1130
Petite Bible in 8o.	1131
Histoire de de Thou.	1132
Logogriphe.	1133